

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 29 janvier 1926

Sommaire :

La mort du Cardinal Mercier	Mgr J. Schyrgens
Quelques réflexions sur le Swami, le Padre et le Saheb	***
L'Enfant dans la littérature	Marquis Marie de Roux
L'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall	Ernest Closson
L'Enfant Jésus en Pologne	Paul Cazin
Les idées et les faits : Tchécoslovaquie. — Asie. — Chine.	

La Semaine

La plus grande figure de notre temps, une des gloires les plus pures qu'ait connues l'Histoire, a été appelée à l'éternelle béatitude.

Il est mort comme il a vécu : en saint!

Si les funérailles furent grandioses et magnifiques, si le monde entier s'est associé au deuil de l'Église et au deuil de la Belgique, l'hommage spontané et inattendu de la foule anonyme, du peuple, des humbles, venus par dizaines et par centaines de milliers, vénérer, et avec quelle piété, les restes d'un saint donnent à la perte irréparable que vient de faire la civilisation occidentale sa vraie signification : le cardinal Mercier fut éminent par la pensée et par l'action,

ce fut un grand caractère, un chevalier du Droit et de la Justice, mais ce fut surtout un saint.

Et cela console dans leur grande douleur ceux que cette mort laisse devant le vide immense qu'elle a créé. Un saint est plus puissant encore au ciel que sur la terre. Le Cardinal Mercier protégera de La-Haut ce que lui tenait tant à cœur ici-bas...

La revue catholique des idées et des faits, née sous ses auspices, et qui depuis cinq ans s'efforce de réaliser le programme que lui traça son inspirateur, tâchera, avec le secours d'un patronage céleste sur lequel elle se permet de compter, de rester fidèle au mot d'ordre reçu...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

LUNDI 1^{er} ET JOURS SUIVANTS

GANTS - DENTELLES PARFUMERIE

Gants chevreau p ^r dames, 2 pressions, blancs et couleurs 12 ⁹⁰	Eau de Cologne « G. M. B. » extra 1/2 litre 50% 7 ⁵⁰ 70% 13 litre 50% 12 ⁹⁰ 70% 21 verres compris	Dentelle Cluny pur fil pour lingerie et ameublement. Haut. 15 Le M. 3 ⁹⁰
Gants chevreau p ^r dames, crispins fantaisie, 2 volants perforés, tons mode 14 ⁵⁰	Jolies Pochettes linon, garnies dentelle Le carton d. 3 7 ⁹⁰	Lot Entre-deux fil pour lingerie. Haut. 2 1/2 cent. Le M. 0 ⁵⁵
Gants fil armure extra pour dames 4 ⁹⁰	Chemin de table toile, jours, broderie et dentelle Cluny 120 x 45 32	Dentelle crème, Milan imitation. p ^r stores le M 2 ⁷⁵ L'entre-deux haut. 22 e M 1 ⁹⁵
Gants velouté « Valisere », bavoret festonné et froncé, ton sable 9 ⁹⁰	Bas de store dentelle Bruges, imitation. blanc ou écru. Haut. 65 Le M 7 ⁹⁰	Lot Entre-deux broderie anglaise sur nansouk extra Les 4 ⁵⁵ 3 ⁹⁰
Gants chrom « Michel », qualité extra pour dames 23 ⁵⁰	Couvre-lit tulle, application linon haute nouveauté 240 x 250 59 et 49	Joli col linon ajouré, brodé galon soie tons mode 2 ⁸⁵
Gants suédé « Fischl », belle qualité, pour dames, 2 pressions, nuances mode 25	Savon des familles très parfumé marque « G.M.B. » Les 6 gros pains 6 ⁹⁰ et 5 ⁹⁵	Élégant châle soie fantaisie tons mode 100 x 100 24 ⁹⁰ 90 x 90 18 ⁹⁰
Gants daim pour dames, toutes nuances, garantis lavables, 2 boutons 27	Nous réparons gratuitement les gants achetés dans NOS MAGASINS	Tom-Pouce taffetaline noire extra, poignée galalith 37

SOLDE

DE NOS

Articles de Blanc dépareillés,
déclassés ou défraîchis pendant
notre Mise en Vente annuelle

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL :
90,000,000

□ □ □

RÉSERVES :
26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Né conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . .	6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) . . .	6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . .	6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	6.65 %
2° Après le quatrième mois	6.55 %
3° Après le troisième mois	6.45 %
4° Après le deuxième mois	6.35 %
5° Après un mois	6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

Renseignements et programmes types fournis gratuitement
sur demande

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS

CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

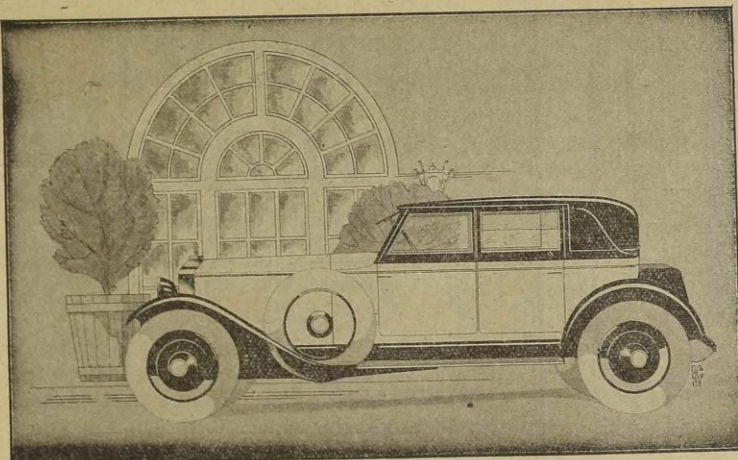
Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT



TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



La DUC ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de
LALIQUE



**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

La mort du Cardinal Mercier

Nous pensions le connaître, avoir mesuré la puissance de son rayonnement : c'est la mort qui nous l'a révélé dans sa véritable grandeur, c'est la voix du peuple, au jour de ses funérailles triomphales, qui a proclamé sa souveraineté sur le monde.

La petite chambre blanche de la clinique Sainte-Elisabeth, rue des Cendres, à Bruxelles, où expira le grand cardinal, est désormais historique. Sa santé était défaillante depuis plusieurs mois, des malaises se firent sentir dès le mois de juillet ; dès octobre, il souffrit d'inappétence, et bientôt à l'inappétence succéda l'impuissance à s'alimenter régulièrement. Néanmoins, n'en laissant rien paraître, n'en faisant la confiance qu'à de rares amis en dehors de son entourage intime, le vaillant prélat ne se relâcha en rien de son activité coutumière. C'était le mal mystérieux du cancer qui envahissait son énergique constitution, comme un chancre dévore un chêne. Etreint par la souffrance, il ne se refusa à aucun devoir, il se traîna le 25 novembre à Paris, aux fêtes de l'Institut catholique, pour y prendre la parole au Trocadéro devant cinq mille personnes qui lui décernèrent une ovation délirante. C'est son chant du cygne. Épuisé, mais luttant contre la fatigue qui visiblement l'abîmait, il célébra pontificalement à Sainte-Gudule, le 30 novembre, la messe des noces d'argent du Roi et de la Reine. Ce fut son dernier acte public et son dernier effort.

Il lui fallut se rendre enfin à l'évidence, renoncer à l'ordination sacerdotale du 27 décembre et se livrer aux médecins qui conseillèrent comme dernière chance de salut, l'intervention chirurgicale. « Si Dieu m'appelle, disait-il à ses séminaristes en prenant congé d'eux, je suis prêt. S'Il me rend la santé, d'un nouvel élan je reprendrai mon poste. » Et il s'en alla pour ne plus revenir.

Le mardi 29, pour la dernière fois, dans la chapelle de la clinique, il offrit le Saint Sacrifice avec cette piété douce et grave qui rappelait étonnamment saint François de Sales à l'autel. Ce même jour, il s'étendit courageusement sur la table d'opération et bientôt la vérité, appréhendée par plusieurs de ses médecins, éclata dans son irrémédiable évidence : le mal avait fait de tels progrès dans sa marche envahissante qu'il fallut se borner à l'explorer et à refermer la porte sur lui. De manifestes symptômes ne tardèrent pas à dissiper ses propres espérances de rétablissement.

Au reste, pas une plainte, pas un murmure ne s'échappa de ses lèvres. Ayant toujours vécu sous l'empire des vouloirs divins et n'ayant eu d'autre passion que de les accomplir, il s'en remit à Dieu, au Père du Ciel tendrement aimé, attendant de Lui ou un miracle ou le rappel définitif, avec une égale indifférence.

De son lit de malade, qu'il jugeait beaucoup trop moelleux pour lui, habitué à coucher sur la dure, pendant quatre semaines, il continua, dans une paix souriante, à s'entretenir avec Dieu et à donner audience. Avec une bonne grâce charmante, il accueillit le Roi, la Reine, l'avant-veille de sa mort, le prince Léopold, retour du Congo, des ambassadeurs, des évêques, des ministres, des notabilités et des amis, ayant pour chacun un remerciement délicat, une parole cordiale. Si l'on veut avoir une idée de sa naturelle grandeur d'âme et de cette profonde humilité qui en était

l'assise, il avait dit au Frère Hubert : « Je suis un homme comme tout le monde, je puis avoir la faiblesse de me faire illusion à ma dernière heure, je vous ordonne de m'avertir en temps utile par la récitation du *Credo*, je comprendrai le signal. »

Lui-même, le 6 janvier, réclama les derniers sacrements, fit convier à la cérémonie les dignitaires ecclésiastiques et reçut les suprêmes onctions avec une foi et une piété qui édifièrent tous les témoins. Lui-même aussi, l'avant-veille de sa mort, demanda les prières des agonisants, les suivit avec une attention soutenue, allant jusqu'à rectifier, d'après le texte nouveau qu'il tenait en main, l'édition ancienne du Rituel dont se servait Mgr Legraive, et réclamer le cierge béni qu'on avait oublié.

Je ne tracerai pas ici ses derniers moments, qui ont été racontés, avec autant de fidélité que d'émotion, par un témoin dans le *XX^e Siècle*.

Mais il ne peut rien s'imaginer de plus beau que le spectacle de ce saint — il n'y a pas d'autre mot sur les lèvres de tous les assistants — se consumant dans les affres de la mort sans interrompre un instant son union ardente avec le Père céleste par Jésus-Christ, ne cessant de faire proclamer sa foi par la récitation du *Credo* et la ratifiant jusqu'à sa dernière lueur de conscience par un grand signe de croix quand ses lèvres se refusaient à parler encore, ne cessant de s'humilier comme un pauvre pécheur et d'exhaler surtout des actes d'amour et d'abandon, faisant avec sérénité le sacrifice de sa vie pour l'Eglise, pour le Pape, pour la cause qui lui tenait à cœur, l'Union des Eglises, et, détail rare qui le caractérise si bien, débordant de confiance et de gratitude, demandant le *Magnificat* pour redire avec les paroles de la Vierge sa reconnaissance envers Dieu qui l'avait comblé de tant de bienfaits et allait lui ouvrir les portes du Ciel.

Il naquit, le samedi 21 novembre 1851, sous les riants auspices de la Vierge dont l'Eglise célèbre, en ce jour, la Présentation au Temple. Il mourut le samedi 23 janvier 1926, au jour de Marie, de la Médiatrice universelle qu'il a tant aimée et dont l'image illuminait de son rayon virginal la pauvreté ultra-monastique de sa misérable chambre à coucher.

Après les spasmes de la poitrine haletante comme un soufflet, un dernier sursaut de vie, un raidissement suprême et il exhala son souffle. A la demande de l'un des siens, à la pensée qu'il n'avait respiré que pour l'Eglise et son Chef, le représentant du Saint-Siège, Mgr Micara, Nonce apostolique, d'une main tremblante, lui ferma les yeux pleins de larmes. La grande loi s'accomplissait sur le fils d'Adam, celle qui n'épargne personne et nous égalise tous sous son niveau implacable : on meurt comme on naît, en pleurant. Mais sa face émaciée, décharnée apparaissait avec son masque d'ascète exténué et pour ainsi dire, spiritualisé.

Devant cette mort simple et sublime l'homme apparut plus grand. Elle eut beau abattre sa haute stature et le coucher dans l'immobilité, elle n'a fait que mieux mettre en lumière cette âme forte et sereine, dominant toutes les vicissitudes, toujours proche de Dieu, cette volonté souveraine immuablement fixée

dans l'amour suprême, ce grand cœur indomptable et tendre.

Il avait la hauteur du génie, la hardiesse des conceptions, les élans vers l'infini, la hantise d'un idéal toujours plus élevé, la trempe d'acier des natures faites pour le commandement, il portait au front le sceau de la grandeur que Dieu y avait imprimé, il fut un grand homme dans la pleine acception du mot, la plus belle, la plus rare illustration de notre histoire, il domina de la taille ses contemporains et apparut couronné de toutes les supériorités, il ne déclina aucune invitation de la Providence et souscrivit généreusement à tous ses devoirs, il ne cessa de grandir devant son peuple, devant la France et l'Amérique, devant le monde entier, il occupa dans l'Eglise, j'ose dire la première place, après le Souverain Pontife, et je ne sais, si ayant ceint la tiare, il aurait vu s'accroître son prestige universel. Il fut tel, sans doute, mais, derrière le grand personnage que les rois à l'envi venaient visiter dans son palais et que les peuples acclamaient, la mort a révélé le saint, l'âme de lumière, le cœur embrasé d'amour de Dieu et des hommes, doux à la souffrance, doux à ses frères, humble et compatissant, l'homme d'oraison dont la prière continue fut vraiment la respiration de son être, dont la pensée ne se séparait jamais des réalités éternelles, dont l'unique ambition fut la gloire de Dieu. Beaucoup sans doute qui approchèrent de lui dans l'intimité de son délicieux commerce furent frappés de ce qu'il y avait de divin en lui, tous furent sensibles à ce mystérieux halo surnaturel qui nimba son front, à ce sourire qui était la beauté de ce visage irrégulier, à l'accent de cette voix qui parlait si bien des choses de l'âme. Mais le face à face avec la mort, qui est la suprême épreuve, a donné du grand homme la révélation définitive : toute sa grandeur s'irradiait du dedans, elle n'était que la manifestation et l'efflorescence d'une grandeur cachée, intime, de l'union mystique avec la divinité.

Si l'on veut pénétrer à fond dans cette âme d'élite visiblement suscitée par Dieu, il faut relire dans ce petit chef-d'œuvre *A mes séminaristes*, le chapitre sur « les Entretiens avec Dieu » ; on y verra la théorie dont la vie du cardinal a présenté l'application fidèle. Elle ne fut qu'une oraison continue, se déployant dans l'amour, se trouvant toujours à la hauteur de tous les devoirs, sans avoir à se hausser, au-dessus de tous les événements pour les dominer en Dieu. Gravissant les échelons mystiques, il était parvenu à un rare sentiment de présence, à ce voisinage constant avec la source d'où s'épanchait sur lui toute lumière. Depuis trois ans surtout, il persévérait dans la prière avec une extraordinaire intensité. Tandis qu'aparavant son personnel le trouvait habituellement à sa table d'étude, c'était à son prie-Dieu, dans un angle de son vaste cabinet de travail qu'on le surprenait d'ordinaire agenouillé, immobilisé dans l'adoration. Il y passait de longues heures. Il faisait précéder par l'appel au secours divin tout acte important, toute décision, et ne manqua pas d'observer, à maintes reprises, qu'il n'est pas sage ni assez humble celui-là qui se laisse acculer à la nécessité du recours auprès de Dieu par le sentiment de son impuissance devant un obstacle naturellement insurmontable.

* * *

Toute cette grandeur, couronnée d'une telle beauté, faisait de lui un homme extraordinaire qui exerçait sur tous une réelle séduction. De son vivant, on fut certes frappé de sa puissance de rayonnement et on sentait bien que nul n'y pouvait échapper. On ne la raisonnait pas d'ailleurs, on la subissait sans chercher à s'en rendre compte. Nous avons ici-même enregistré, dans notre numéro jubilaire, maints témoignages, émanant de personnalités de tout pays, qui reconnaissaient avoir éprouvé au contact du Cardinal un indéfinissable sentiment de vénération et de confiance, un je ne sais quoi comme devant l'apparition d'un être surnaturel dont le

regard semblait pénétrer l'au-delà et se plonger en même temps dans l'âme de ses interlocuteurs.

Il a fallu les funérailles pour nous découvrir dans toute sa puissance cette attraction supérieure, cette fascination exercée par le grand Cardinal. Les funérailles furent nationales, le jeudi 28 janvier, diocésaines, à Malines, le lendemain. En dépit de mesquines considérations, inspirées par l'esprit de clocher, on finit par comprendre que la Nation devait, au siège du gouvernement, dans la capitale, un hommage public, officiel, au plus illustre citoyen de la Belgique. Elle devait reconnaître et glorifier la grandeur morale dans la personne du Primat défenseur de la cité, Père de la Patrie, au même titre qu'elle avait magnifié l'héroïsme militaire dans le général Leman et dans le soldat inconnu.

On n'a jamais vu en Belgique, on ne reverra jamais un deuil aussi triomphal. Je fus témoin des funérailles de Léopold II, je dois à la vérité de déclarer que les vraies funérailles royales, dignes de ce nom, furent celles du cardinal Mercier. Pas une ombre au tableau, pas une dissonance, l'unanimité absolue, la communion, dans une même pensée, dans un même culte de vénération et d'amour envers le grand mort, de tout un peuple sur lequel passait le frisson des plus nobles sentiments. Le Roi et la famille royale, le Gouvernement, tous les ministres, les Chambres législatives, l'armée belge avec toutes les armes et leurs généraux, l'armée française avec Foch et Castelnau, l'Eglise belge avec son évêque, le tribunal sacerdotal, des cardinaux de France et d'Angleterre, des évêques de plusieurs pays, les corps de l'Etat, bref toutes les forces vives de la nation et la représentation splendide de l'étranger, ont convoqué le cercueil du grand cardinal à travers les flots d'une multitude qui inondait boulevards et artères à perte de vue. Des grappes humaines se suspendaient aux barreaux des fenêtres, des téméraires escaladèrent les toits et jusqu'à la mappemonde du *Cosmopolite* et les foules dévalaient toujours arrêtées par des barrages de police pour parer aux accidents.

C'est ce concours immense qui a donné à la pompe funèbre son véritable caractère. De sa bière où gisait le grand homme, il appelait les masses et elles se précipitaient vers lui, obéissant à une impulsion irrésistible. Elles attendirent des heures sans impatience pour voir passer le cortège et saluer de loin la dépouille du cardinal. Elles ne se rassasiaient pas de ce spectacle. Dès que la cérémonie de Sainte-Gudule eut pris fin, des multitudes qui s'amassaient dans toutes les artères conduisant au temple voulaient à tout prix défilé devant le catafalque. Et le défilé, au pas rapide, continua sans interruption jusqu'à la fermeture des portes, vers six heures. Pour canaliser ce torrent, il fallut l'intervention de la force armée, et sans l'énergie qu'elle déploya, on n'eût pas évité de déplorables accidents.

Qu'est-ce donc qui polarisa ces masses ? Qu'est-ce qui les arracha à leurs demeures, à leurs habitudes, pour les jeter haletantes d'émotion sur le passage du grand mort ? Et d'où venait ce silence impressionnant, cette majesté qui planait sur l'océan humain et étreignait les cœurs d'une émotion indicible ?

Sans doute, les patriotes se souvenaient du vaillant Cardinal qui, aux heures sombres, se dressa entre la Patrie agonisante et l'agresseur, mais, reconnaissons-le, les souvenirs de guerre se sont affaiblis et ne suffisent pas à expliquer cette prodigieuse consternation de tout un peuple devant la mort de celui qui le protégea pendant les années terribles. La vérité, c'est que, instinctivement, dans le grand Cardinal qui fut le porte-drapeau de l'honneur national, le consolateur paternel de toutes les souffrances, l'animateur de toutes les énergies, le peuple a pressenti une force et une beauté morale qui le surpasse, une grandeur presque surhumaine, elle a vu sur ce front transfiguré un rayon de la sainteté, elle a senti que de s'approcher de lui, même dans son cercueil, demain dans sa tombe, lui serait un gage des bénédictions divines et lui porterait bonheur.

Il n'y a que la sainteté pour pénétrer ainsi jusqu'aux fibres secrètes de l'âme et y susciter un tel élan de vénération et de confiance.

Le service religieux de Sainte-Gudule, dans le sanctuaire national par excellence, en attendant l'érection de la Basilique, en exécution du testament spirituel du Cardinal, fut aussi imposant qu'il est possible de le concevoir. L'Eglise et la Patrie par leurs plus qualifiés représentants s'unissaient au pied des autels pour offrir à Dieu le sacrifice suprême d'adoration, d'action de grâces, d'expiation, de supplication : n'est-ce pas le comble de la grandeur ? Il n'y a que la Religion pour élever l'hommage d'un peuple jusqu'au sublime et donner à l'expression de ses sentiments la consécration définitive.

Il était difficile à l'orateur sacré, chargé de la périlleuse mission d'interpréter la pensée universelle, d'être à la hauteur d'une telle tâche et le court intervalle écoulé entre la mort et les funérailles réclame l'indulgence pour des pages nécessairement hâtives et presque improvisées. Seul l'historien embrassant dans toute son ampleur le rôle du Cardinal dans son pays, dans l'Eglise, dans le monde, pourra tracer une image fidèle de celui qui, de son vivant, déjà entra dans l'Histoire.

Sa mémoire ne périra pas. Sur sa tombe se lève une gloire radieuse. Ses écrits, ses exemples continueront à rayonner sur les intelligences et les âmes. Il n'est pas mort, il a passé à une vie supérieure. Il reste notre protecteur et notre entraîneur.

J. SCHYRGENS.

Quelques réflexions sur le Swami, le Padre et le Saheb.

(1)

Mon premier article demande une conclusion. La voici :

La première réflexion qu'il importe de faire sur cette étude concerne la réflexion qu'il ne faut pas faire ; pourquoi laver ce linge en public ? D'abord parce qu'il est impossible de le laver en privé. Voilà quatre siècles que les missionnaires se sont sacrifiés à leur idéal et que les organisations auxquelles ils appartiennent se sont abritées derrière le silence du public, la prudence et le tact de Rome pour perpétuer un état de choses qui n'est nullement nécessaire. Il n'a besoin que de ventilation pour se dissiper. Les autorités missionnaires continuent à crier en Europe : « La moisson est mûre, les travailleurs manquent », quand ils pourraient trouver les travailleurs sur place dans plus de la moitié des missions. Il est bon que l'Europe catholique sache que seuls ceux qui font œuvre de pionniers dans les missions devraient avoir le droit de recruter des sujets ici. Il n'y a pas longtemps un abbé Trappiste de Chine écrivait dans une revue française : « Si vous n'envoyez pas plus de prêtres de France, nous serons bien forcés de recruter des sujets sur place. » Cela paraît le grand malheur pour ce nationaliste, mais Rome ayant trop de tact pour imposer ses vues, les catholiques ont le droit d'exiger que ce jeu là cesse.

Mais, me demandera-t-on, comment s'y prendre pour le faire cesser ? Il y a un moyen simple et infaillible, et il est entre les mains des laïcs. Les revenus de la propagation de

la Foi sont actuellement distribués en proportion des œuvres que chaque mission peut montrer. Que ces revenus soient distribués pendant vingt ans d'après le nombre de prêtres séculiers natifs que chaque mission possède, et je vous garantis que ce nombre sera triplé dans vingt ans.

Prenons un exemple sur le vif. Une grande mission française comptant 200 prêtres, près de 300,000 catholiques datant du XV^e siècle, reçut l'an passé mille livres sterling (110,000 fr.) de la Propagation de la Foi. Cette mission avait, en 1886, treize prêtres séculiers indigènes et n'en avait que dix-sept en 1924, une augmentation de quatre en 38 ans. Mais les séminaristes qui refusent d'entrer dans l'ordre religieux de cette mission sont expulsés. De plus, cette mission a assez de revenus pour envoyer de l'argent en Europe, grâce à la dîme prélevée sur les pêcheurs catholiques de la côte et grâce à un pèlerinage fameux qui produit environ 2,000 livres sterling par an. Le progrès de cette mission est insignifiant, car les missionnaires européens sont harassés par le ministère parmi les catholiques et n'ont guère le temps de s'occuper beaucoup des païens. Cette mission-là, je le maintiens, n'a aucun droit aux revenus de la Propagation de la Foi, aussi longtemps qu'elle ne multiplie pas son clergé séculier, et ne divise pas son immense territoire en leur faveur, de façon à pouvoir consacrer son personnel européen au vrai travail de l'extension de la foi. Ce n'est pas une mission, c'est, pour emprunter l'expression que le Père Gille lui a consacrée, une colonie ecclésiastique.

Une autre réflexion qu'il importe de faire, c'est qu'il ne faut pas rendre les évêques responsables de cet état de choses. Aux Indes, ils ont souffert pour la cause plus que quiconque : quant à la Chine, un missionnaire de là-bas me confia l'autre jour l'information que « nous mettons toujours des saints comme évêques et des malins comme supérieurs des missions ». Ceci ne pourrait pas se dire des Indes et il est bon de se rappeler le cas de l'évêque capucin italien Mgr Gentili, qui bâtit deux séminaires, l'un pour le clergé séculier, l'autre pour le clergé régulier du pays, et comme son clergé européen refusait de coopérer, Mgr Gentili envoya deux jeunes gens au séminaire de Kandy dans l'espoir d'avoir, après 10 ans, deux prêtres pour diriger les deux établissements.

J'ai cité d'autres exemples d'évêques aux Indes, qui ont lutté contre leur entourage pour établir un clergé séculier. Cette lutte finit par la folie dans un cas, et, dans d'autres cas, le prélat dut abandonner son siège épiscopal et quitter le pays. Ils méritent tous nos hommages et c'est de leur exemple que plus d'un prêtre s'est nourri pour sacrifier ses intérêts personnels à la grande cause.

Et remarquons à ce propos une étrange coïncidence. Deux missionnaires, tous deux religieux, Européens et journalistes, défendant les principes du *Maximum Illud* du pape Benoît XV, l'un en Chine, l'autre aux Indes, sont tous les deux adroitement mis à la porte de leurs missions par l'influence française. Rome, évidemment, est traité avec grand respect, et ses principes sont hautement loués, mais gare au petit-être qui les défend sur place. On lui dit carrément qu'il n'est pas le Pape, et on représente, à Rome, que son style est trop mordant et qu'il blesse inutilement les susceptibilités. Rome sait très bien ce qui en est, mais tou-

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* du 25 décembre 1925.

jours patiente et tolérante, elle prie les pauvres défenseurs de la grande cause de se tenir à l'écart pour quelque temps dans l'intérêt de la paix, et on se retire. Chose intéressante, un certain nombre de missionnaires français, parmi les jeunes du moins, sont absolument du même avis que le Pape, mais s'ils expriment leurs opinions un peu trop haut, à moins que ce ne soit dans des termes fort vagues, ils sont rapidement expédiés dans des endroits où le silence est de rigueur, parce que, comme les Anglais le disent si pittoresquement : on s'assied dessus. Je pourrais donner des noms fort intéressants, ou citer leurs lettres de doléances, mais cela les gênerait.

Peu importe, d'ailleurs, les individus, mais c'est fort dommage que les supérieurs d'ordres français puissent ainsi se mêler des missionnaires belges, et les faire expédier d'un bout du monde à l'autre parce que leurs principes les gênent. Mais voilà, ils sont puissants, à Rome.

Mais si les supérieurs français désirent me répondre, je les prie de ne plus employer le genre sentimental qui leur a servi naguère en réponse aux récriminations de laïcs ou de prêtres séculiers non-missionnaires : sueur et sang des missionnaires, attaqués dans leurs œuvres les plus chères et en appelant à Dieu, etc., etc. Je crois que j'exprime les sentiments de la plupart de mes collègues dans les missions, même des Français, au moins des plus jeunes qui n'ont pas encore subi l'influence des préjugés de race des anciens, que c'est nous qui commençons à être fatigués de cette situation fautive, que c'est nous qui protestons contre cette agaçante supériorité de race qui humilie nos frères dans le sacerdoce, Indiens ou Chinois.

Nous réclamons pour eux non seulement la charité, mais la justice.

On a tant vanté la magnanimité du don récent de deux vicariats chinois à des vicaires apostoliques chinois, mais chaque prêtre Européen en Chine se sent humilié du don qu'on a fait à l'un deux. Pas un Européen ne l'aurait accepté; un lopin de terre aride sans aucun espoir de développements chrétiens.

Ce n'est pas loyal; ce n'est pas catholique.

Ce que nous devons donner aux prêtres Indiens et Chinois, ce sont les plus belles parties de nos missions où le christianisme fleurit, et ce sont les terres vierges que nous devons garder pour nous-mêmes. Si la vocation des missionnaires est si belle, c'est qu'elle sème pour ne pas récolter, et laisse à d'autres les fruits de ses labeurs. Mais nos supérieurs succombent aux petites mesquineries de race, répètent à satiété qu'ils représentent Dieu, et imposent le silence à leurs sujets qui oseraient récriminer.

Nous savons que la plupart des religieuses japonaises meurent de phthisie dans les couvents, par suite du traitement qu'elles reçoivent de leurs sœurs Européennes, et nous ne pouvons rien dire.

Nous savons que de jeunes prêtres Indiens se rongent le cœur de désespoir — le Père Gille en a sauvé plus d'un — par suite des humiliations qu'ils ont à essayer de la part des supérieurs européens, et nous ne pouvons rien dire.

Mais combien de temps cela va-t-il encore durer? Voilà quatre siècles que nous répandons notre sang et nos sueurs pour fonder des églises, et comme résultat nous ne pouvons

montrer qu'un seul diocèse Indien dans tout l'Orient, fond seulement, il y a trois ans, comme résultat « du style mordant du Père Gille ». Va-t-on toujours refuser ou décourager les vocations locales, humilier et agacer le petit clergé que nous consentons à avoir?

C'est un peu trop demander à la nature humaine, même européenne...

Je conclus en émettant un vœu, le vœu de tout ce qu'il y a d'indien dans les missions des Indes. Le fléau des éléments indiens dans ces missions c'est leur isolement du Vatican. Ils y sont inconnus. Leurs lettres doivent passer par les supérieurs européens sous peine de rester sans réponse. Nous avons des délégués, il est vrai, mais la plupart ne restent pas assez longtemps pour apprendre une langue, ou se défaire de leurs préjugés contre les Indiens. L'un d'eux a même déclaré que les Indiens étaient des enfants, qu'il fallait les laisser parler et que tout se réglerait de soi-même. Il ne régla pas grand'chose. Le visiteur apostolique, Mgr Lépicié, qui fait le tour des Indes en ce moment, est un homme exceptionnel, mais que peut-il faire en si peu de temps contre les préjugés de race? Les diocèses portugais échappent à sa juridiction, et il doit secourir dans un diocèse les notions qu'il a ramassées dans un autre. Dans le Sud de l'Inde des délégations laïques firent des efforts pour le voir seul, mais durent les abandonner — l'évêque ou le supérieur local ne quittèrent pas le visiteur d'un instant pour écouter ce qu'on lui disait.

Le seul remède est un collège indien à Rome sous l'œil vigilant du Vatican, un collège d'études orientales dont les élèves pourraient suivre au collège Grégorien les cours de philosophie ou de théologie et dont le recteur représenterait les intérêts Indiens au Vatican pour les défendre. On trouverait bien vite des évêques. On pourrait et on devrait créer douze évêchés indiens au plus vite, mais parmi les 2,000 prêtres Indiens on fait croire à Rome que pas un seul n'est digne de porter la mitre. Je me fais fort de donner cinquante noms de prêtres indiens qui porteraient la mitre avec autant de distinction que n'importe quel Européen. Mais comment y parvenir? Un collège indien à Rome offre la meilleure solution à cette difficulté-ci et à plusieurs autres.
Videant Consules.

L'Enfant dans la Littérature⁽¹⁾

Les arts de l'Antiquité, du Moyen âge et des siècles classiques nous ont laissé plus d'images de l'enfant que la littérature des mêmes époques. M. Moreau Vauthier a pu faire un beau livre : *Le Portrait de l'enfant*, des bustes de petits Grecs et de petits Romains, des *bambini* de la Renaissance, des petits princes de tous les temps, portraiturés de toutes les manières.

Il serait plus difficile de remplir un juste volume des images littéraires un peu anciennes de l'enfant. Jusqu'à une date récente et sauf quelques illustres exceptions, les écrivains et les poètes n'avaient guère étudié ou chanté l'enfant pour lui-même.

Ils ornaient, à l'occasion, leurs œuvres du charme de sa grâce

(1) Conférence prononcée à Bruxelles à la tribune des Grandes Conférences Catholiques.

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

CONFÉRENCES

CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GREUTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La deuxième conférence sera donnée le MARDI 16 FÉVRIER, à 5 heures, par M. JACQUES COPEAU.

CARTES : 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

puérile. Ils esquisaient une tête blonde ou brune, quelques traits d'innocence ou de naïveté :

Toute la matinée adorable de l'homme.

Mais ce prestige se prête mieux à être peint qu'à être conté et, d'ordinaire, l'enfant comptait moins que les sentiments qu'il inspirait aux véritables héros de l'œuvre.

Astyanax s'effraie du casque d'Hector, mais ce n'est pas l'éveil d'un petit être à la vie au milieu des spectacles de la guerre qui retient Homère, ce sont les angoisses que le sort pressenti de son fils inspire au guerrier et ce divin mélange de joie, d'espoirs et d'inquiétudes qu'ont toutes les mères et qui fait le rire mêlé de larmes d'Andromaque : *Δακρυσου γέλαστος*

Les livres qui prennent les enfants comme héros, les livres sur les enfants sont chose assez récente, et, de même, les livres écrits spécialement pour les enfants.

Ce ne sont pas les mêmes. Il y a toute une psychologie de l'enfance qui ennuierait ou dérouterait de jeunes lecteurs, et, sans doute, ceux-ci veulent bien qu'on leur présente des héros de leur âge, mais le réalisme n'est pas leur fait et ce qui les enchante, ce sont des personnages de leur taille qui jouent déjà le rôle d'un homme.

Je n'ai pas, pour ma part, de souvenirs d'enfance plus vifs que ceux de certains livres de prix ou d'étranges dévorés le jour même où je les avais reçus. Mais ces lectures s'animaient du sentiment passionné que le monde était mal fait, soumis à la domination injuste des grandes personnes, et aucun prolétaire, croyant de la guerre de classes, n'a rêvé d'un redressement de la société d'un cœur plus naïf et plus fervent, que je n'ai cherché ou imaginé des récits où la précocité des exploits abolirait les privilèges de l'âge.

J'en garde quelque indulgence pour les pires utopies sociales, même depuis que j'ai compris que les révolutions seraient inconnues, si tous les hommes accédaient à la fortune et au pouvoir aussi sûrement que les enfants vieillissent.

Un conte immortel satisfait à merveille ce rêve d'une révolution des « petits », et j'aurais donné toute la bibliothèque rose pour le triomphe du Petit-Poucet sur l'Ogre.

Il y a toute une littérature pour plaire à la jeune clientèle qui sent ainsi. En marge de chacune de nos vieilles chansons de geste, nos trouvères n'avaient pas manqué de composer un autre poème où la valeur n'avait pas attendu le nombre des années : les enfances Roland, les enfances Vivien, et combien de fois n'a-t-on pas refait Robinson Crusœ en jetant sur une île déserte, non plus un solide Anglais, mais un petit mousse de chez nous. La vraisemblance n'y gagne pas toujours et les grandes personnes peuvent juger que l'aventure risque de dépasser les forces d'un si jeune naufragé. Le chef-d'œuvre du genre pourrait bien être : *La Roche aux mouettes*, de Jules Sandeau, où les enfants n'échouent que sur un rocher de l'Atlantique à quelques lieues d'une plage et ne luttent que contre le péril d'un nuit.

Si les enfants aiment dans les livres ce qui les représente déjà en fonctions d'hommes, les hommes cherchent dans les tableaux de l'enfance, les souvenirs qui les rajeunissent, mais surtout les germes et les préparations de l'homme futur, le lent accroissement de l'être qui, peu à peu, découvre le monde.

Nous ne nous rappelons guère comment nous avons fait cette découverte. L'acquisition de la plupart des connaissances est d'autant plus vite oubliée que nous les possédons mieux désormais ; mais rien ne nous est plus agréable que ce qui nous rend la fraîcheur et la surprise de ces premiers regards sur la vie.

S'il me fallait choisir un livre parmi tous ceux qui racontent cette découverte de l'univers je nommerais : *Les Plaisirs et les jeux. Mémoires du Cub et du Tioup*, de Georges Duhamel :

« Jusqu'à l'âge de trois ans, Bernard s'est couché avec le soleil, il n'avait de la nuit qu'une notion familière, en quelque sorte domestique, la nuit des lampes et du sommeil, la nuit apprivoisée, telle qu'elle peut tenir entre les murs d'une chambre... »

» Il a connu l'autre nuit, la grande. »

Comme la notation est juste, et dans combien de mémoires elle ranime le souvenir d'une première messe de minuit, dont l'aller et le retour semblaient une exploration au royaume de l'ombre.

* * *

Ce serait un grand sujet et très digne de nous retenir de chercher comment les découvertes récentes sur la psychologie des enfants ont été mises en œuvre dans des livres qui comptent, mais nous

nous en tiendrons, pour ne pas reculer les bornes de cet entretien, à la découverte essentielle, à l'éveil de la conscience, à l'acquisition de la science du bien et du mal.

L'âge de discernement partage l'enfance en deux temps prodigieusement divers, et il y a peut-être plus de différence d'un bébé de trois ou quatre ans à un gamin de douze que de celui-ci à un homme fait et à un vieillard.

Faut-il cependant imaginer que l'âge de raison marque les premières possibilités du mal dans un être jusque là tout pur ? Si l'on prenait ainsi à la lettre le titre, lourd de sens, des souvenirs d'enfance de Francis Jammes : *De l'âge divin à l'âge ingrat*, on aurait adopté du coup, sans s'en douter, l'optimisme naturaliste, qui, depuis Rousseau, fonde toutes les doctrines révolutionnaires. L'homme naît bon, et c'est la société qui le corrompt dès ses premiers contacts.

Cette conception a trouvé son poète dans Victor Hugo. Il est le poète le plus abondant et le plus brillant de l'enfance. Il l'a chantée à travers toute son œuvre et sous toutes ses formes, et l'on a pu composer un livre exquis avec les morceaux choisis consacrés à ce thème.

Ce sont ses propres souvenirs :

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit

C'est une brillante amplification sur la présence bienfaisante des enfants :

*Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.*

*Il est si beau l'enfant avec son doux sourire!
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie
Offrant de toutes parts sa jeunesse à la vie
Et sa bouche aux baisers.*

C'est la poignante antithèse de la douleur et de l'innocence, du danger et de la faiblesse : Cosette toute petite dans *Les Misérables*, le petit Paul qui meurt sur la tombe de son grand-père, les orphelins des *Pauvres Gens* et les princes pitoyables, de Louis XVII au *Petit roi de Galice*.

Enfin, une œuvre entière : *L'Art d'être grand-père*, dont beaucoup de pages sont dignes de la trouvaille délicate du titre.

Les plus parfaites sont celles qui montrent Georges et Jeanne, qui font leur portrait. *Ut pictura poesis*. Raphaël n'a pas de plus délicieux bambin :

*Georges beau comme un dieu qui serait un marmot
Ses beaux petits pieds nus, dont le pas est peu sûr,
Dorment, et son berceau, qu'entoure un vague azur,
Semble un nuage fait avec de la dentelle.
Versant tout le matin qu'elle a dans la prunelle,
Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et, si divinement
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre,
Elle gazouille... Alors, de sa voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère,
Te voilà réveillée, horreur, lui dit sa mère.*

Nous ne trouverons pas de récit qui s'égale à de tels tableaux. Sans doute, il est naturel de peindre les enfants plutôt que de les raconter à l'âge heureux où ils ne peuvent avoir d'histoire. Pourtant, les pièces les plus célèbres et les plus justement admirées de *L'Art d'être grand-père*, celles qu'on cite partout, laissent déjà l'impression que le poète a regardé ses modèles plus qu'il ne les a écoutés.

Ils n'ont guère ni défauts ni caprices. Ce sont des anges plutôt que de petits hommes. A la lettre :

Jeanne, qui dans les yeux a le myosotis,

*Et qui, pour saisir l'ombre entr'ouvrant ses doigts frêles,
N'a presque pas de bras, ayant encor des ailes,*

*Car les petits enfants étaient hier encore
Dans le Ciel et savaient ce que la terre ignore.*

*Oh! d'où venez-vous donc, innocents qu'on adore.
Jeanne a l'air étonné, George a les yeux hardis.
Ils trébuchent encore, ivres du paradis.*

*Et encore :
Car vous étiez hier, ô doux parleurs étranges,
Les interlocuteurs des astres et des anges.
En vous rien n'est mauvais.*

Ceci n'est pas une flatterie ou une exagération. Pour Hugo, c'est un dogme. Vous sentirez la portée de ce dernier vers en sachant la pièce d'où il est tiré. Elle s'appelle « Le Syllabus ». *L'Art d'être grand-père* est une thèse en forme contre le dogme du péché originel. Les enfants ne peuvent avoir aucun mal en eux puisqu'ils sont roses et blonds. Ne croyez pas que je raille et que je trahisse la force de l'argument hugotique :

*Ainsi la bouche rose, ainsi la tête blonde,
Ainsi cette prunelle aussi claire que l'onde,
Ainsi ces petits pieds courant dans le gazon,
Et dont le grand soleil qui rit semble être l'hôte.
C'est le fourmillement monstrueux de la faute
Péché! Péché! le mal est dans les nouveaux-nés
Oh! quel sinistre affront, prêtres infortunés!*

Et le recueil contiendra deux pièces contre l'Immaculée Conception :

Le couronnement d'une est l'outrage de toutes.

Cette doctrine commande naturellement une pédagogie fort indulgente. Et comme la faiblesse se confond aisément du dehors avec la bonté, nous pouvons oublier un instant quelle fausse théorie prétend illustrer la pièce la plus populaire du livre et la goûter sans arrière-pensée.

*Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque et manquant au devoir
J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture
Et lui glisser dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui dans ma cité
Repose le salut de la société
S'indignèrent et Jeanne a dit d'une voix douce :
« Je ne toucherai plus mon nez avec mon ponce,
Je ne me ferai plus griffer par le minet. »
Mais on s'est récrié : « Cette enfant vous connaît;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche;
Elle vous voit toujours rire quand on sa fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend.
Plus de régles; l'enfant n'a plus rien qui l'arrête,
Vous démollissez tout. Et j'ai baissé la tête
Et j'ai dit : « Je n'ai rien à répondre à cela. »
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours mené les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. « Vous le méritez certes!
On vous y mettra. » Jeanne, alors dans son coin noir,
Me dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
« Eh! bien, moi, je l'irai porter des confitures. »*

Il serait ridicule de bouder contre son plaisir et de sous-estimer cette page délicieuse parce qu'elle se rattache dans la pensée d'Hugo à la plus dangereuse pédagogie.

*Le vieux grand-père, esclave heureux, pays conquis,
Autorité foulée aux petits pieds de Jeanne,*

garde une figure aimable encore, incertaine entre la bonté et la niaiserie, jusqu'à ce qu'il trouve charmant d'être gifflé par son amour de petite fille. Le simple bon goût eût dû le préserver d'admettre cette conséquence extrême de sa théorie :

*De la petite main sort une grosse tape.
Grand-père, grondez-la. Quoi, c'est vous qu'elle frappe!
Grondez donc. L'aieul dit « Je ne sais plus gronder ».*

Il ne se doute même pas que l'enfant appréciera moins les gâteries du pauvre bonhomme qu'elle a une fois battu.

* * *

Si nous voulons trouver la parfaite antithèse de cette théorie qui célèbre dans l'impeccabilité de l'enfant la bonté native de l'homme, vous ne serez pas surpris que ce soit à saint Augustin qu'il la faille demander.

Les premiers chapitres des *Confessions*, dans leur latin de décadence et l'outrance africaine de leurs couleurs, sont les plus étonnants souvenirs d'enfance qu'on puisse lire.

Tous les thèmes les plus modernes y sont déjà indiqués dans leurs traits essentiels. Ainsi la rêverie sur l'origine de la vie que Victor Hugo imaginait tout à l'heure déjà commencée dans un paradis d'où les âmes descendraient sur la terre :

« Dites à votre misérable serviteur, dites-moi, mon Dieu, si mon enfance a succédé à quelque âge expiré déjà et si cet âge est celui que j'ai passé dans le sein de ma mère... »

Mais avant ce temps, mon Dieu, mes délices, ai-je été quelque part ou quelque chose. »

La mélancolie de se survivre et de se sentir si différent qu'on se croit devenu étranger à l'enfant qu'on a été :

« Je suis une autre personne que l'enfant dont je parle; nous n'avons plus en commun lui et moi un atome de substance ou de pensée. »

Ceci est d'Anatole France et ce n'est guère que la paraphrase outrée de ces quelques mots de l'évêque d'Hippone : « Mon enfance est morte et je vis ; *Ecce infantia mea mortua est et ego vivo.* »

La part qu'il y a, dans ce que nous appelons nos souvenirs d'enfance, de notre mémoire réelle et personnelle, des récits de ceux qui ont entouré notre berceau, de l'examen que nous faisons ensuite des tout petits ne sera jamais mieux démolée.

« Tout cela m'a été dit de moi, je l'ai cru, car il en est ainsi des autres enfants; autrement, je n'ai nul souvenir d'alors : . . . »

J'ai pu observer les enfants que j'ai pu voir, et ils m'ont mieux révélé à moi-même, sans me connaître, que ceux qui m'avaient connu en m'élevant. »

Tout un chapitre, le huitième, est consacré à l'acquisition du langage. Mais une idée domine, emplit tous ces souvenirs, c'est que l'enfant est déjà pécheur et que, si loin qu'il fasse remonter ses souvenirs, il doit, en toute vérité, en faire des confessions :

« Qui va me rappeler les péchés de mon enfance, car personne n'est pur de péché devant vous, pas même l'enfant dont la vie sur la terre est d'un jour. Quel était donc mon péché d'alors? Était-ce de pleurer avidement après la mamelle? »

Ne dites pas trop vite : « scrupule et subtilité ». Augustin continue :

« Était-il bien de demander en pleurant ce qui ne pouvait impunément se donner, de s'emporter avec violence contre des serviteurs, personnes libres, âgées, père et mère, gens sages, ne se prêtant pas au premier désir, de les frapper, en tâchant de leur faire tout le mal possible pour avoir refusé une pernicieuse obéissance. »

« Ainsi, la faiblesse du corps au premier âge est innocente, l'âme ne l'est pas. Un enfant que j'ai vu et observé était jaloux. Il ne parlait pas encore et regardait pâle et farouche, son frère de lait. »

Voilà un petit Africain bien précoce, direz-vous, et pourtant ce fait est observé des rourrices de nos jours comme de celles d'Hippone au IV^e siècle.

Voici maintenant les souvenirs d'un mauvais élève :

« Un et un font deux, deux et deux quatre étaient pour moi une odieuse chanson. . . . »

« Je dérobaux au cellier, à la table de mes parents, soit pour obéir à l'impérieuse gourmandise, soit pour avoir à donner aux enfants qui me vendaient le plaisir que nous trouvions à jouer ensemble. Et au jeu même, vaincu par le désir d'une vaine supériorité, j'usurpais souvent de déloyales victoires. Mais quelle était mon impatience et la violence de mes reproches, si je découvrais qu'on me trompait, comme je trompais les autres! Pris sur le fait à mon tour et accusé, loin de céder, j'entraînai en fureur. »

« Est-ce donc là l'innocence du premier âge? Il n'en est pas, Seigneur, il n'en est pas; pardonnez-moi, mon Dieu. Aujourd'hui,

précepteur, maître, noix, balle, oiseau; demain magistrats, rois, trésors, domaines, esclaves; c'est tout un, grossissant au flot successif des années, comme aux féroces succèdent les supplices. C'est donc dans la faiblesse corporelle de l'enfance que vous avez aimé l'image l'humilité, ô notre roi, lorsque vous avez dit : « Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. » « *Humilitatis ergo signum in statura pueritiae, rex noster, probasti, cum dixisti : Talium est regnum caelorum.* »

* * *

Une exégèse moins sévère peut rester orthodoxe : si la petitesse est l'image de l'humilité, l'ignorance du mal et l'impossibilité de le commettre sont plus que le symbole, une forme véritable de l'innocence, et, puisque l'homme ne pourra imaginer une pureté plus parfaite que de refuser au mal que l'enfant ne soupçonne pas encore, il est bien juste que cette aurore de la vie ait les charmes de la vertu dont elle a toutes les apparences et quelque réalité.

Goûtons ce charme, mais sans être dupes.

Le grand signe que le pessimisme augustinien est, dans son ensemble, plus vrai que l'optimisme romantique, c'est que toutes les œuvres d'imagination qui font vivre et agir des enfants n'ont de réalité que dans la mesure où elles les montrent pétris de bien et de mal, divisés déjà entre les puissances qui se disputeront l'homme fait. Berquin, *l'Ami des Enfants*, pour les avoir peints sans défauts, a légué à la langue le terme de Berquinade, qui n'est pas synonyme de profond et de vérité, et, s'il fallait nommer de tous les récits, autrement vrais, de M^{me} de Ségur celui qui a laissé dans vos mémoires d'enfants la trace la plus profonde, vous citeriez les *Malheurs de Sophie* avant les *Petites filles modèles*.

Georges Duhamel se rattache par son idéologie générale à l'optimisme romantique et révolutionnaire. Mais il est père, il est médecin et très bon observateur, et à son beau livre : « *Les Plaisirs et les jeux* » il aurait pu donner comme conclusion cette maxime jetée en passant : « Comptons avec cette subtile et poignante intuition du mal qui déjà rêve dans le fond de la berceuse, ne vous en déplaie, Jean-Jacques. »

M. A. Lichtenberger ne noircit pas à plaisir, bien loin de là, son *Petit Trott*; mais il le voit bien. Trott aime mieux jouer avec les petites filles; la raison n'en est pas glorieuse :

« Elles sont moins fortes que les petits garçons. Alors, si on se dispute... »

Ce n'est pas que la chevalerie soit une chimère, qu'il la faille croire exilée du monde et que Trott lui-même ne puisse s'y élever plus tard; mais on ne naît guère naturellement chevalier et, s'il est très beau de l'être, c'est justement qu'on ne le devient que par victoire sur son instinct et réaction sur ses penchants.

* * *

Interrogerons-nous des autobiographies d'hommes célèbres? Elles méritent toutes plus ou moins le titre que choisit Goethe : *Poésie et Vérité*, et le mélange de l'une et de l'autre est presque toujours impossible à doser. Anatole France qui, dans *Le livre de mon ami*, *Pierre Nozière*, *Petit-Pierre*, *la vie en fleurs*, nous livre ses propres souvenirs, nous a cependant mis en garde et par la seule transposition des noms s'est réservé le droit de romancer à volonté sans pouvoir être accusé de mensonge et de « confondre les torts du souvenir avec les droits de l'imagination ».

Ce n'est pas l'enfance d'Anatole Thibaut, fils d'un libraire du quai Malaquais, mais celle de Pierre Nozière dont le père est un grand médecin et de vieille bourgeoisie. Quand il est question d'envoyer Pierre Nozière en classe, son père dit à sa mère.

« Vous choisirez une maison fréquentée par des enfants dont l'éducation correspond à celle que vous avez su donner à Pierre. La nature des hommes est partout la même, mais leur nourriture, comme disaient nos anciens, diffère beaucoup d'un lieu à un autre. Une bonne culture pratiquée depuis plusieurs générations produit une fleur d'une extrême délicatesse, et cette fleur, qui a coûté un siècle à former, peut se perdre en peu de jours. Des enfants incultes feraient par leur contact dégénérer sans profit pour eux la culture de notre fils. La noblesse des pensées vient de Dieu, celle des manières s'acquiert par l'exemple et se fixe par l'hérédité. Elle passe en beauté la noblesse du nom. »

Anatole France n'eût peut-être pas été fâché de laisser croire qu'il avait, comme Pierre Nozière, un siècle d'hérédité cultivée.

Il s'en fallait de beaucoup, et vingt ans avant sa naissance. François Thibaut, son père, fils de vigneron et de cordonniers angevins, commença à apprendre à lire à la Garde royale, où il servait.

Anatole France dans *La vie en fleurs* célébra l'école unique qu'il refusait directement dans le *Livre de mon ami*. La philosophie générale variera ainsi infiniment du premier au dernier livre de la série, mais, dès *Le livre de mon ami*, d'une inspiration conservatrice et traditionaliste le scepticisme essentiel ne se dissimule pas : Pierre Nozière n'a jamais eu de vie proprement religieuse :

Chaque samedi on nous menait à confesse. Si quelqu'un peut me dire pourquoi, il me fera plaisir. Je ne crois pas que M. l'Aumônier prit un véritable intérêt à entendre mes péchés, mais il m'était certainement désagréable de les lui dire. La première difficulté était de les trouver.

On m'avait donné, il est vrai, un petit livre qui les contenait tous. Je n'avais qu'à choisir, mais le choix même était difficile. Il y en avait là tant et de si obscurs sur le larcin, la simonie, la prévarication. »

Finalement, il s'accusait d'avoir abimé la [casquette de son camarade Fontanet.

La forme littéraire de ce souvenir évidemment dénué d'inquiétude et de scrupule, nous reconnaissons d'où elle vient. Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, conte aussi qu'il demanda à son directeur ce que c'était que commettre la simonie dans la collation des bénéfices, et « s'il ne risquait pas d'avoir fait ce péché sans s'en apercevoir. »

Voilà un trait à faire douter que l'enfance de Renan ait été aussi intimement imprégnée de vie religieuse qu'il voudrait nous le faire croire.

Ce thème du scrupule enfantin, réduit à une sorte de plaisanterie par l'histoire de la casquette de Fontanet et celle de la simonie, comme il est au contraire tragique et poignant chez Loti et Chateaubriand.

« Ma conscience restée timorée, n'était jamais tranquille, quand je me mettais à genoux, à cause de mes malheureux devoirs toujours escamotés, à cause de mes rébellions contre le « Beuf Apis » ou le « Grand Singe » (deux professeurs du lycée de Rochefort), que j'étais obligé de cacher, de déguiser quelque fois jusqu'à friser le mensonge. J'avais de cuisants remords de tout cela, des instants de détresse morale, et alors, pour y échapper, je me jetais plus qu'autrefois dans des jeux bruyants et les fous rires. »

C'est de ses examens de conscience que parle Loti, né dans une famille calviniste. Chateaubriand raconte dans ses « *Mémoires d'Outre-tombe* » ce que lui coûtèrent la veille de la première communion les premiers aveux.

« En arrivant à l'église, je me prosternai devant le sanctuaire et j'y restai comme anéanti. Lorsque je me levai pour me rendre à la sacristie, le supérieur m'attendait. Mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre. Ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer mon « confiteor ». »

... « Eh! bien, n'avez-vous rien oublié », me dit l'homme de Jésus-Christ? Je demeurai muet. Les questions recommencèrent et le fatal : non, mon père, sortit de ma bouche. Il se recueillit, demanda des conseils à Celui qui conféra aux apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes. Alors, faisant un effort, il se prépara à me donner l'absolution.

La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante. Je m'écriai : « Je n'ai pas tout dit! » Ce redoutable juge, ce délégué du Souverain arbitre, dont le visage m'inspirait tant de craintes, devint le pasteur le plus tendre. Il m'embrassa et fond en larmes : « Allons, mon cher fils, du courage! »

Je n'aurai jamais un tel mouvement dans ma vie, si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'eût pas plus soulagé. Je sanglotai de bonheur.

J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été créé honnête homme. Je sentis que je ne survivrai jamais à un remords. Quel doit donc être celui du crime si j'ai tant pu souffrir pour avoir tué les faiblesses d'un enfant ».

Nous pourrions suivre le même thème au premier chapitre d'*André Cornélius*, de P. Bourget, mais les *Temps innocents*, d'Emile Henriot, montrent plus curieusement le sérieux que ce thème peut garder, même avec des circonstances toutes pueriles.

L'enfant a mangé les chocolats d'une boîte de baptême destinée juste au prêtre à qui il doit se confesser. Cela rend l'aveu bien

troublant, car le jeune pénitent ne pouvait imaginer la réflexion dont l'abbé le réconfortera après l'avoir absous : « Mon cher enfant, j'ai les chocolats en horreur. » Par le ton, par l'émotion sincère, nous sommes aussi loin que possible de la casquette de Fontanet :

« Je ne peux songer sans émotion au scrupule dont je fus agité l'année qui précéda ma première communion.

» Qu'il puisse entrer tant de raison, d'amour de la vertu, de conviction, de conscience de soi-même dans le cœur d'un enfant de dix ans, c'est une chose admirable et qui n'est rendue possible que par le bienfait d'une éducation religieuse, à cause de ses seuls prestiges poétiques. En me confessant, j'ai appris à regarder au fond de moi et à y discerner le vrai du faux, le mauvais du bon, à me mettre en règle avec moi-même. »

* * *

Avec le thème du scrupule, nous avons abordé le grand sujet de toute œuvre qui met en scène un enfant. Elle ne peut poser de plus haute question que d'essayer de deviner en lui la préparation, la préfiguration de l'homme.

C'est ce qui fait d'*Athalie*, chef-d'œuvre aux sens multiples, le poème le plus hardi qui ait été consacré à un enfant. C'est le seul qui compte dans notre littérature classique — La Fontaine a bien semé quelques écoliers parmi ses fables, mais il n'aimait guère cet âge sans pitié, cette maudite engeance et la clairvoyance sans sympathie n'est pas créatrice. — *Athalie* est aussi admirable qu'elle est isolée.

Racine était depuis longtemps hanté par ce sujet de l'Enfant-Roi, roi proscrit et menacé de mort. Il l'avait essayé dès son premier chef-d'œuvre avec Astyanax qu'il n'avait pas cependant osé montrer sur la scène. L'Enfant-Roi réalise au plus haut degré le contraste racinien des extrémités de la destinée humaine. L'innocence malheureuse n'est jamais plus touchante que parée des reflets d'une couronne perdue et incarnant une nationalité. Astyanax est tout ce qui reste de Troie; et d'Eliacin, Joad peut proclamer :

Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

Tout l'attrait émouvant de cette innocence puérile, auguste et menacée, Racine en a si bien épuisé l'expression qu'il semble parfois avoir eu la prescience du pire drame de la Terreur, et Louis XVII n'a pas inspiré, depuis son martyre, d'accents qui s'égalent à son sort aussi parfaitement que certains cris d'amour et de pitié où Racine semble avoir préfiguré, sous les traits d'Astyanax et de Joas, la passion du petit Capet. Sans doute, les sentiments que les deux premiers inspirent tiennent plus de place que leur personnalité même; c'est trop évident pour Astyanax que nous ne voyons pas et dont nous suivons seulement l'image réflétée dans les yeux de sa mère :

Je ne l'ai pas encore embrassé aujourd'hui.

Autour de Joas, ce sont toutes les fidélités religieuses et politiques, un grand homme, qui est un prophète, et tout un petit peuple de lévites prêts à mourir pour le jeune roi. « *Athalie* » est le poème de la Restauration en soi. Les symboles bibliques s'y achèvent en images françaises. Quand Joad entoure Eliacin de défenseurs inattendus :

*Grand Dieu, vois quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des femmes, des enfants, ô sagesse éternelle!*

notre pensée va vers cette victorieuse, qui fut une femme; qui était encore une enfant, et nous ne nous trompons guère, au dernier acte, à reconnaître, dans les parvis entr'ouverts du Temple de l'Ancienne Loi, nos nefs de Reims un matin de sacre.

Cependant, Joas vit par lui-même. Un peu hiératique, quand il s'enchantait de joies toutes liturgiques :

.. *Quelquefois à l'autel,*

Je présente au grand-prêtre et l'encens et le sel,

cet enfant très sage s'anime en enfant terrible dans la scène où *Athalie* lui fait subir un examen où l'on dirait que la reine usurpatrice a toute une politique scolaire, hostile à l'enseignement religieux.

*Le bonheur des méchants, comme un torrent s'écoule.
— Ces méchants, quels sont-ils?*

Mais la grande audace de Racine, ce qui fait le ressort le plus secret et le plus poignant de la pièce, c'est la préoccupation de l'avenir.

On sait la donnée historique de l'Écriture. Après un long règne, Joas s'égarera jusqu'au crime, jusqu'au meurtre de Zacharie, fils de son bienfaiteur.

Tout autre que Racine se serait bien gardé d'évoquer un avenir si fâcheux et, d'ailleurs, si lointain. Racine, au contraire, en fait une donnée essentielle de son œuvre. C'était la démarche la plus naturelle de son esprit d'essayer ainsi toujours de deviner l'homme dans l'enfant.

Le petit duc de Chartres, le futur régent, ayant montré un bonheur naturel par le chagrin que lui causait la mort de son gouverneur, Racine qui conte le fait à Boileau ne peut se tenir d'ajouter : « Dieu veuille qu'il persiste longtemps dans de pareils sentiments. »

Racine a au plus haut degré l'inquiétude des problèmes de l'hérédité :

*Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.*

faisait-il dire déjà à Phèdre, pleurant sur ses fils.

Or, Joas est bien de la race d'Achab, mais le sang du Roi-Prophète ne court pas seul et pur dans ses veines; par *Athalie*, il descend aussi d'Achab, et sa féroce aïeule lui rappellera avant de mourir qu'il est un petit heredo :

*Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi.
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable, etc.*

La connaissance qu'ils ont de ce sang dangereux et double fait, depuis le début de la pièce, l'angoisse des fidèles du jeune roi. Dès la seconde scène, Josabeth murmure comme une crainte ce qu'*Athalie* criera en malédiction :

*Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné,
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce.*

Et Joad :

*Grand Dieu! Si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais, si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.*

Saisi de l'esprit prophétique, le grand-prêtre entrevoit le crime de Joas :

*Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint le pontife égaré?*

Mais Baal ne peut être vaincu qu'au nom de cet enfant. S'il s'égarait plus tard, Israël n'en aura pas moins été délivré, David continué et prolongée la tige qui fleurira pour la rédemption du monde.

Enfermant en lui-même la prédiction que seul il comprend, Joad présente Eliacin aux lévites :

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

Poème politique, *Athalie* est une réponse à l'objection du mauvais roi, mais son sens humain est encore plus large.

Racine a évoqué les fautes de Joas vieilli, sans altérer l'impression d'innocence d'Eliacin triomphant.

Il n'a pas montré en lui le germe des passions futures. C'est, si l'on ose dire, par un jeu de perspective qu'il a fait entrevoir celles-ci.

La divination de l'avenir ne doit pas tourner à la peur de vivre. L'innocence apparente de l'enfant n'est pas une illusion et un mensonge, elle est une promesse et un exemple. L'homme qui aura beaucoup vécu, de quelques fautes qu'il se soit chargé, reviendra plus aisément au bien s'il n'a pas à chercher hors de lui-même un modèle pour se réformer et se purifier avant de devenir :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change:

s'il n'a qu'à se souvenir, pour redevenir meilleur. Le vieux roi coupable, qui fut pur et pieux n'a pour se repentir et se sauver qu'à regretter sa première image et à vouloir en retrouver quelque ressemblance.

Le grand bienfait de l'éducation est de préserver assez longtemps dans l'âme qui s'éveille, pleine de tous les germes du bien et du mal, les prestiges de l'innocence pour que ce souvenir reste la leçon de toute la vie; que l'homme fait en garde la nostalgie et, qu'après ses fautes, il trouve toujours dans le dur effort du repentir la douceur d'un rajouissement.

MARIE DE ROUX.
Ancien Bâtonnier de Poitiers.

L'Influence musicale de l'Abbaye de Saint-Gall ⁽¹⁾

(VIII^e au XI^e siècle)

Un ouvrage très spécial, mais important en ce sens qu'il prétend contrôler et qu'il aboutit à préciser ou à rectifier nos vues sur l'un des points les plus intéressants de l'histoire de la musique, à savoir le rôle joué par l'abbaye de Saint-Gall dans le développement du chant liturgique, — la seule forme d'art musical antérieure à l'apparition des lyriques nobles du moyen âge, troubadours et minnesinger. Les histoires de la musique se passent l'une à l'autre les traditions relatives à cette abbaye, dont on fait le centre le plus actif dans l'élaboration des nouvelles formes de la musique liturgique. C'est là que travaillèrent Notker le Bègue, réputé le créateur de nombreuses séquences, et Tuotilo, le créateur des tropes. De tout cela, Dom Van Doren laisse peu de chose; — mais procédons par ordre.

L'auteur n'entre pas de suite dans le vif de son sujet et, dans ses travaux d'approche, il bouscule déjà pas mal de notions accréditées et précise la signification de bien des faits. Cette première partie de son livre est consacrée à l'étude de la diffusion du chant romain. Dom Van Doren est d'abord, et tout naturellement, amené à discuter la question saint Grégoire, à savoir le rôle joué par ce pape dans l'élaboration du chant liturgique. On sait que ce point fit l'objet de controverses retentissantes à partir du moment où Gevaert s'avisait de nier cette attribution traditionnelle. En somme, dom Van Doren se range aux côtés de l'illustre musicologue. L'attribution du chant liturgique au grand pape ne saurait être prouvée, puisque les anciens antiphonaires, jusqu'au IX^e siècle, ne possédaient pas de notation neumatique. Peut-être saint Grégoire est-il l'auteur de l'antiphonaire, mais pas de ses mélodies. L'expression de « chant grégorien » ne doit donc être prise que comme une figure hardie.

Puis vient la diffusion du chant liturgique en Angleterre aux VII^e et VIII^e siècles. L'histoire nous parle ici d'un chantré romain, Jean, envoyé par le pape Agathon en Angleterre au temps où le

moine grec Théodore de Tharse était évêque de Canterbury, afin de donner une nouvelle impulsion au chant liturgique chez les Angles. Dom Van Doren pense que, dans ce pays où le chant liturgique était florissant, le rôle de l'archicantator pontifical a été mal interprété, à la suite de relations tendancieuses de Jean le Diacre; que la musique n'était qu'un prétexte de son voyage et qu'il arrivait plutôt avec la mission de surveiller Théodore dans l'exercice de ses fonctions.

Cette première partie de l'ouvrage se termine par l'examen des mêmes questions en ce qui concerne la France. Le rôle considérable de Pépin le Bref, imposant à l'Eglise nationale la pratique romaine de la liturgie et du chant, n'est pas mise en doute. Dom Van Doren précise seulement que, ce faisant, le titulaire du nouveau titre de « roi des Francs » poursuivait surtout un but politique : se concilier l'appui du Saint-Siège. Quant à la nature exacte de la réforme musicale introduite, on n'en sait absolument rien, aucun spécimen de « notation gallicane » n'étant parvenu jusqu'à nous. Charlemagne fit tous ses efforts pour maintenir l'unité avec Rome, mais elle se trouva compromise de nouveau dès le règne de Louis le Pieux. Il est assez curieux de voir dans cette affaire les souverains carolingiens plus catholiques que le pape, ou, du moins, que ses représentants les évêques, qui n'hésitaient pas à « tripatouiller » les livres liturgiques romains. D'autre part, à mesure que l'on s'éloigne du IX^e siècle, on voit les chroniqueurs opérer une confusion entre Pépin et Charlemagne, en attribuant à celui-ci ce qui revient à celui-là.

Quant à l'histoire des trois chantrés romains envoyés en Gaule à la demande de *Carolus magnus*, et relatée successivement par divers historiens, c'est une légende créée de toutes pièces par Jean Diacre. Ce qui est plus sûr, c'est l'importance qu'il faut accorder, dans le développement du chant liturgique en France, à l'école de Metz, la « Rome du Nord ». Non moins certaine est la résistance obstinée que les Lombards opposèrent aux efforts de Charlemagne pour leur imposer le chant romain. L'Eglise de Milan conserva, malgré tout, sa liturgie propre, c'est-à-dire le chant ambrosien. Mais les anecdotes brodées autour de cette lutte, dans le but de la dramatiser, doivent être reléguées dans le domaine de la fantaisie.

La deuxième partie du travail de Dom Van Doren est consacrée à l'école de Saint-Gall elle-même. L'auteur commence par résumer l'histoire de cette abbaye, dont on paraît avoir exagéré l'importance. Parmi ses musiciens les plus célèbres, on compte, nous l'avons dit, Notker le Bègue et Tuotilo. Le plus célèbre est ce Notker, affligé d'un défaut d'élocution dont il s'accuse lui-même avec insistance et avec une humilité toute monastique. De multiples ouvrages lui sont attribués, mais tout de suite se présente cette difficulté : les chartes sangaliennes ne mentionnent pas moins d'une dizaine de Notker! Cependant, il faut admettre un certain nombre de ces attributions. Le style du Bègue offre « un maniérisme qui va de pair avec un souci médiocre de la vérité historique », mais, surtout, on cherche en vain dans ses ouvrages un témoignage de la compétence musicale qui lui est attribuée. Cette croyance aurait pour origine une confusion entre Notker le Bègue et Notker le Lippu, auteur d'un traité de musique en langue allemande. Il y a surtout un document dont on fait grand état, une lettre dans laquelle le Bègue donne l'explication des *litterae significativae*, lettres mystérieuses qui accompagnent parfois la notation neumatique. On a neuf leçons de ce document. Seule, celle de Saint-Gall attribue la pièce à Notker, en s'inspirant des *Casus santi Galli*... Ces *Casus*, rédigés par le moine Ekkehard IV (vers 980-1036), n'offrent qu'une médiocre valeur historique. La soi-disant lettre de Notker serait en réalité un traité allemand anonyme.

(En passant, Dom Van Doren précise encore le rang du Bègue

(1) Par Dom Rombaut Van Doren, O. S. B. — Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain. — Louvain, Librairie universitaire.

dans l'hagiographie. On en fait un bienheureux et le P. Lam-billotte va jusqu'à le canoniser. En réalité, le titre de bienheureux ne lui fut accordé que pour le culte local des églises relevant de Saint-Gall.)

En résumé, on a énormément exagéré l'importance musicale de cette abbaye, « la plus petite et la plus pauvre de l'empire de Charlemagne ». La cause initiale de la prospérité du chant liturgique dans la communauté sangalienne aurait été dans ces deux chœurs romains, Romanus et Petrus, envoyés par le pape en Gaule pour y réformer le chant. La tradition assure qu'ils passèrent par le monastère suisse, que l'un d'eux, Romanus, y devint malade et obtint la permission de se fixer dans la communauté, où il fonda une école de chant. Nous avons déjà vu que, suivant Dom Van Doren, l'histoire des deux moines ne mérite aucune créance. « Romanus n'a jamais existé : c'est un personnage légendaire créé de toutes pièces, par une imagination du XI^e siècle. »

Telles sont les grandes lignes de cet ouvrage qui représente, au figuré comme au propre, un travail de bénédictin, d'une documentation énorme (la bibliographie comprend environ cent cinquante ouvrages et chaque page est hérissée de références). Mais il faut louer surtout l'argumentation serrée, le soin mis par l'auteur à étayer son opinion dans les moindres détails, sa prudence dans les déductions, surtout sa défiance salutaire vis-à-vis de traditions admises et enseignées depuis des siècles, mais dont les incertitudes, les contradictions et les erreurs flagrantes des théoriciens et des chroniqueurs du moyen âge donnent tant de droits de se défier. On pourrait même craindre que le scepticisme de l'auteur ne soit un peu systématique. Ce moine avait en lui l'étoffe d'un paladin de l'anticléricalisme. Il a peut-être manqué sa vocation. Nous ne lui en ferons pas un reproche. Le seul que nous ferons à son livre est que, nonobstant l'excellence et la clarté du plan, la rédaction en est parfois obscure, à force de condensation. Une table onomastique, une table géographique et une des manuscrits cités terminent cet ouvrage, dont l'histoire de la musique aura le devoir de tenir compte.

ERNEST CLOSSON.

L'Enfant Jésus en Pologne

Noël est beau partout. Mais la poésie de Noël est pour nous dans la neige et le froid. Un Dalmate, grand voyageur, me racontait un jour, en Auvergne, qu'il avait rapporté de l'Amérique du Sud des souvenirs moins touchants de l'aimable fête, que ceux qu'il en gardait de son pays. Le brave homme ne pouvait admettre qu'il fit si chaud pour la Noël, et pensez encore qu'à Raguse, il fait bien moins froid que chez nous.

La couleur locale est « pour nous », pauvres humains. Le Dieu tout-puissant n'en a que faire, lui qui a « pétri l'été et le printemps », et semé, par le vaste monde, les teintes variées des saisons. J'ai donc renoncé à convaincre ce savant professeur d'exégèse à qui les charmants anachronismes de M. Timmermans faisaient pitié. Quel terrible hiver sévit, autour de la pauvre étable, dans l'Enfant Jésus en Flandres! On conçoit que saint Joseph et sa chère épouse aient grand besoin de prendre un café chaud.

C'est qu'il est vraiment né en Flandres, le Divin Enfant, de

même qu'il est né, sans aucun doute possible, et naît encore tous les ans, chez nous, en Bourgogne, en Suisse, dans les deux hémisphères et sous toutes les latitudes où il peut trouver le berceau d'un cœur chrétien. Croyez qu'il est né aussi en Pologne, où la neige est si profonde, qu'il faut, dit un vieux cantique, « mettre des bottes à la chèvre », si l'on veut la conduire vers l'Enfant Jésus, pour prendre part comme tout le monde à l'Adoration des Bergers.

Aux temps lointains du Moyen âge, quand l'année commençait avec la Nativité de Notre-Seigneur, Noël et le Jour de l'An n'étaient qu'une seule et même fête. Voilà pourquoi le mot polonais « kolenda » qui vient du latin « calendae », désigne à la fois les cantiques et les étrennes. « Gwiazdka » c'est l'Etoile des Mages, et c'est le cadeau du nouvel an.

Un mélange de traditions chrétiennes et de rites païens s'est conservé dans les usages. Des survivances ignorées persistent et s'enchevêtrent. Là, comme ailleurs, le « Père Noël » ressemble étonnamment au « Père Janvier ».

Le peuple des campagnes appelle encore « Gody », comme les anciens Slaves, toute la période de réjouissances qui va de Noël à l'Épiphanie. La nature offre alors à la Pologne les sévères splendeurs du décor hivernal. Et les Polonais ne songent pas à s'en plaindre. Quand les traîneaux joyeux, chargés de musiciens, filent par un beau temps clair sur une belle neige craquante, ils n'ont garde de partager les regrets d'Ovide dans ses *Fastes* : « Dis-moi, pourquoi l'an nouveau commence-t-il par des frimas? — *Dic, age, frigidibus, quare novus incipit annus?* »

En cette saison de munificence et de politesse, le Polonais, généreux, courtois et ami du faste, fait une excellente figure. Les cadeaux et les compliments sont attestés par les chroniques les plus anciennes. Dans les comptes du roi Sigismond I^{er}, au seizième siècle, on retrouve un chiffre imposant de florins « pour les vicaires, pour les Tartares de service, pour les étudiants qui ont joué la comédie allemande ».

Ces étudiants, ces « Jacques » comme on les appelait, élèves des écoles paroissiales et conventuelles, nourris d'ordinaire par la charité publique, emplissaient alors les villes de leurs bruyantes sarabandes. Ils couraient les rues de maison en maison, pour congratuler leurs bienfaiteurs et attraper de nouvelles aubaines. C'étaient des cortèges comiques, des mascarades, des sérénades, des bêtes sauvages que l'on promenait au milieu des rires et des chants, quelque jeune loup pris au gîte, ou faute de mieux, des déguisements de poil et de plume.

Toute cette jeunesse, inspirée par la reconnaissance de son estomac, mettait spontanément en vers les compliments de bonne année. Elle composait, en se jouant, de petits poèmes lyriques, où saucisse rimait avec pain d'épice, longue vie avec eau-de-vie et paradis avec radis. Il en résulta une véritable littérature dont les fragments nous sont parvenus, grâce à la tradition populaire. Les souhaits surtout sont curieux. Ils ne coûtaient pas plus cher que la rime qui les amenait. Mais il y a là parfois de féeriques trouvailles qui enchantent l'imagination.

Aimable peuple. Aimables temps. Une antique croyance des Slaves voulait que l'année fût bonne si l'aurore du premier jour trouvait la maison bien garnie. Garnie de butin, de dépouilles; la rapine ayant été, pensait-on, la première source de toute richesse. L'usage s'introduisit donc de se voler entre amis, pour se racheter, le lendemain, ce que l'on s'était dérobé avec une plaisante adresse. Au fond, quand on y songe bien, et à condition de rester dans les limites du symbolisme, on ne voit pas pourquoi des gens qui veulent figurer l'Abondance, ne se feraient pas de petits larcins plutôt que de petits présents. Notre époque moins naïve et moins innocente a laissé tomber en désuétude ces charmantes allégories. On vole toujours en Pologne, mais beaucoup

plus, me confiait un vieux prêtre, entre l'Épiphanie et Noël, qu'entre Noël et l'Épiphanie.

Entre autres souvenirs du bon temps, ne manquons pas de citer l'histoire que raconte le père Charles Zera, franciscain du XVIII^e siècle, dans ses *Mémoires de Madame Krynska*.

Deux demoiselles, avec leur mère, étaient allées porter leurs souhaits à un gentilhomme voisin qui possédait un cheval de grand prix. Leur valet, de connivence avec le palefrenier du gentilhomme, devait s'emparer de cette belle proie. Le tour fut bien joué. Ces demoiselles partirent radieuses, radieuses comme la lune splendide qui éclairait les campagnes à giorno. Mais voilà qu'au sortir d'un bois, une bande de loups apparut. Le cheval volé, ardent et ombrageux de nature, se cabra, rompit sa bride, voulut s'enfuir dans les taillis. Les loups sautèrent sur lui et le margèrent aux yeux de ces dames épouvantées.

Triste retour à la maison. Que dirait le père? Que dirait le voisin? On redoutait beaucoup plus le père que le voisin. Il arriva deux jours après et tint avec le père une longue et mystérieuse conférence. Nouvelles angoisses à la pensée des malédictions paternelles. Il n'y eut pas de malédictions, il y eut une bénédiction, — une bénédiction nuptiale.

Vous voilà donc déjà savants sur les « kolendy » de Pologne, entendues au sens de cadeaux. Parlons un peu des cantiques.

J'ai entendu, j'ai chanté et sais encore par cœur, les plus populaires, les plus courants, qui sont ce que sont chez nous *Il est né, le divin Enfant* ou *Les anges dans nos campagnes*. Mais il en existe de volumineux recueils, remontant à de très anciennes époques.

Le thème en est presque toujours l'Adoration des Bergers, le caractère épique, descriptif, dramatique même plutôt que lyrique, et national souvent plutôt que religieux. C'est là qu'on apprend, à n'en plus douter, que l'Enfant Jésus est né en Pologne. Cette étable on peut la voir dans le premier village venu de Mazovie, de Poznanie ou de Galicie. Tout le monde villageois fourmille à l'entour, avec ses peaux de mouton, ses czapki, ses foulards, ses bottes, ses coutumes, ses sentiments, ses façons de se tenir et de parler. La Nativité n'est qu'un fond de scène. Le peuple paysan a composé lui-même, ou bien embelli, paraphrasé et transmis avec amour d'âge en âge, ces chants naïfs qui célèbrent le triomphe des humbles et des pauvres, autour de ce nourrisson plus humble et plus pauvre que tous qu'est le Dieu Sauveur et Rédempteur.

Ce sont de bien braves gens que ces bergers de Pologne, mais ce n'est pas au milieu de leurs bêtes qu'ils ont pu apprendre le bel usage. Les voici qui assaillent la crèche, après les péripéties souvent comiques de leur brusque réveil, de l'étonnante apparition des anges, de leur course à travers champs et forêts, où ils culbutent dans la neige, renversent leur panier d'œufs, déchirent leur pantalon et se donnent des entorses.

Banek, Bartek, Symek, Wojtek, Maciek, Walek, Tomek, Franek, Kuba, Stach, Griger, il n'en manque pas un à l'appel, avec leurs violons, leurs flageolets, leurs cornemuses. Et c'est un joli tapage. Ils jouent, ils chantent, ils dansent, ils s'échauffent, tout en prenant de temps à autre une petite lampée à leur gourde pour se donner des forces et de la voix. C'est qu'ils veulent attirer à tout prix la bienveillante attention du divin nouveau-né. Et le petit Jésus trépigne de joie. Et la bonne Sainte Vierge rit de tout son cœur. Et le bon vieux saint Joseph, — la tradition polonaise le fait aussi vieux qu'ailleurs, — lève la canne, lève le pied, ébauche une mazurka.

Parfois cependant, le vacarme devient tel, qu'il est contraint d'intervenir : « Mon bon, si cela ne fait rien, un peu plus bas, je vous prie. Vous allez effrayer cet enfant. » D'autre fois même, il congédie le monde sans cérémonies : « Allons, assez sauter comme cela. Vous nous faites mal à la tête, à M^{me} Marie et à moi. Retournez à vos moutons. »

S'ils ne sont pas très bien élevés, ces bergers, ils ont au moins le cœur sur la main. Dieu sait ce qui s'enfourme de victuailles dans la pauvre étable, et le nombre de ces petits cadeaux « qui peuvent faire plaisir à un ménage ». De la plume pour des oreillers et de la laine pour des tricots; de la viande sur pied et de la viande de boucherie, de la volaille, du laitage, tous les fromages et toutes les charcuteries, du miel, des légumes secs, des fruits d'hiver et jusqu'à des écrevisses.

Ah! la Sainte Famille ne mourra pas de faim en Pologne. Une « kolenda » fait défiler toutes les nations devant la crèche : le Mazovien, le Rhutène, le Lithuanien, le Moscovite, le Hongrois, l'Allemand, le Hollandais, l'Anglais, le Danois, l'Italien, l'Espagnol, le Français, le Tsigane, le Juif, le vieux Romain, chacun parlant en son patois et apportant les produits de son pays. L'Italien accourt en gambadant et il n'a pas oublié les citrons et le macaroni. Le Français est venu « sans qu'on l'ait invité », ce qui me donne à croire que le cantique remonte aux temps de Louis XIV, où les relations franco-polonaises n'étaient pas très chaudes. Il s'écrie : « Mondiu! Keskispasz? » parce qu'on sait, depuis Rabelais, que nous sommes « badauds par nature, par bécarré et par bémol ».

Ces cantiques-là ne se chantent pas à l'église. On en chante d'autres au cours des représentations de marionnettes sacrées, qui sont parmi les plus curieuses traditions polonaises. La « szopka » (prononcez chopka) est une crèche animée. Les personnages, acteurs vivants ou figurines de bois peint, représentent d'ordinaire le drame des Saints-Innocents. Le poète Lucien Rydel l'a porté au théâtre de Cracovie, sous le titre de *Bethléem Polonais*.

Je l'ai vu jouer, en France, par nos prisonniers de guerre. Le souvenir m'en restera longtemps.

On voyait là toute la Sainte Famille, les Mages, les anges, les bergers, Hérode avec sa cour, coffée de casques à pointe, la Mort portant une grande faux de carton et le Diable, ouvrant des ailes effrayantes, faites avec un vieux parapluie. L'action se déroulait avec toute la solennité voulue, des évocations historiques, des cortèges de rois et de guerriers, des cantiques et des discours. Mais, à chaque intermède, aux premières mesures de la Cracovienne, la Terre, le Ciel et l'Enfer entraient en danse, et les Anges même levaient la jambe avec une désinvolture qui eût compromis leur bonne réputation, s'ils n'avaient porté, sous leurs robes en papier de soie, des pantalons de terrassiers.

Comme dans la vieille « kolenda », je crois que la bonne Sainte-Vierge en riait de tout son cœur.

PAUL CAZIN.

Catholiques Belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Les idées et les faits

TCHÉCOSLOVAQUIE

Où en est-elle ?

D'après un article de M. Pierre Waline : Où en est la Tchécoslovaquie ? dans la Revue des Jeunes, du 10 janvier 1926.

Contrairement à l'avis de ces sceptiques qui, en 1919, exerçaient leur ironie sur la jeune République tchécoslovaque ou lui accordaient leur pitié, celle-ci est bien vivante, agissante et respectée. Son ministre des Affaires étrangères, un des dix membres du conseil de la S. D. N., a joué un rôle de premier plan dans toutes les négociations internationales d'après guerre. Tous les Français qui ont visité, ces dernières années, la Tchécoslovaquie ont été heureusement impressionnés par l'allure décidée et disciplinée de sa jeune armée, œuvre des Mittelhauser et des Pellé, singulièrement favorisés du reste par l'incomparable développement de l'éducation physique dans ce pays où 10 % de la population font partie de sociétés de gymnastique (*Sokols, Orsels*). Liée à la France par des traités et par une communauté naturelle d'intérêts; appuyée sur une armée solide et sur l'amitié française, la Tchécoslovaquie a créé, en Europe Centrale, avec la Roumanie et la Yougoslavie, le bloc homogène de la Petite Entente. L'accord avec la Pologne a demandé plus de temps; il se fait actuellement peu à peu. Sans encore reconnaître les Soviets, M. Benès encourage les relations économiques avec la Russie. Très « européen », il protège pourtant, avant tout, le développement du nouvel Etat, bien décidé à ne pas sacrifier à des utopies les traités qui sont l'acte de naissance de son pays.

Absolument hostile à toute reconstitution de l'ancien empire des Habsbourgs, le gouvernement tchèque n'en considère pas moins possible et désirable un système d'accords économiques avec l'Autriche d'aujourd'hui.

Malgré de très grandes difficultés économiques, la Tchécoslovaquie est parvenue à affirmer triomphalement sa vitalité et a exporté, en 1924, 4 milliards et demi de marchandises de plus qu'en 1923 (bois, houille, lignite, sucre, cotonnades, lainages, verrerie, verroterie). Cet essor est dû, avant tout, au patriotisme tchèque et aux qualités de la race : esprit d'épargne, sérieuse au travail, correction dans les affaires, heureux mélange de ténacité et de souplesse. Aussi n'a-t-on pas vu, en Tchécoslovaquie, de graves conflits sociaux.

Le ferme gouvernement des Tchèques a fini par convaincre la majorité de leurs concitoyens allemands de l'impossibilité d'un retour en arrière. Certes, parmi ces Allemands, il est des intransigeants, mais, de 1919 à 1925, le nombre des irréductibles paraît avoir singulièrement diminué. Le sentiment de la grande majorité de l'élément allemand paraît avoir été bien exprimé par le chef des chrétiens-sociaux de la Bohême allemande, M. Mayr Harting, affirmant : « Prêcher l'irréductibilité, à l'heure actuelle, c'est un non-sens. Un jour, la coalition nationale s'effondrera et les Tchèques seront obligés de traiter avec les Allemands. » Des conditions qui seront alors posées au gouvernement de Prague, ces Allemands ne font pas mystère : autonomie scolaire, droit pour la minorité allemande d'être administrée par des Allemands, égalité de fait, sinon de droit, entre les langues allemande et tchèque.

Le nationalisme tchèque, comme les autres, a certainement commis certains excès, et les salles de conférences d'Autriche et d'Allemagne retentissent des protestations des Allemands de Tchécoslovaquie. Mais, somme toute, la population allemande jouit de toutes les libertés nécessaires, et de pareilles doléances étonnent de la part des hommes de Vienne et surtout de Berlin.

Certaines déclarations d'Autrichiens, et d'Allemands du Reich permettent de pronostiquer une lente, mais profonde évolution vers un accord. A signaler, notamment, les déclarations très raisonnables du Dr Hans Eihl (Vienne), du baron de Soden (Munich). La part de l'Allemagne dans le commerce extérieur tchèque

a passé de 24 %, en 1920, à 40 %, en 1923. Les Tchèques sont dans l'obligation d'utiliser, pour leurs exportations et importations, soit la voie de Trieste, soit celle de Hambourg; les deux grands ports se disputent, avec la clientèle tchèque, d'énormes courtages, et il faudrait, certes, beaucoup de grandeur d'âme aux transporteurs allemands pour sacrifier de si belles opérations à une politique intransigeante. La politique du Reich concourt donc avec l'intérêt bien entendu des « Allemands sudètes » pour engager ceux-ci dans la voie du ralliement à l'Etat tchécoslovaque.

La minorité hongroise de Slovaquie tendra la main, demain comme hier, aux Allemands de Bohême, de Moravie et de Silésie. Aujourd'hui pourtant, cette alliance n'offre pas de danger. Il n'y a pas non plus à prendre au sérieux les Ruthènes de la Russie des Carpathes, extrêmement arriérés, votant, en 1924, lors des premières élections municipales, pour les communistes. Plus grave est la question slovaque.

Prague a beaucoup fait, depuis la formation de l'Etat tchécoslovaque, pour le développement de la Slovaquie, du point de vue de l'instruction publique (en 1914, 344 écoles primaires et 1 établissement secondaire, aujourd'hui, 2,751 écoles et 53 collèges), de l'équipement des chutes d'eau, de l'exploitation des forêts, de l'électrification des campagnes; et il est vraisemblable que l'opposition des Slovaques n'aurait pas atteint le degré d'acuité où nous la voyons aujourd'hui, si de regrettables querelles religieuses ne lui avaient offert un aliment.

Une série de faits se sont produits depuis le 28 octobre 1918, dont beaucoup ne laissent pas que d'être inquiétants : naissance d'une Eglise nationale tchèque, Eglise schismatique, ouvertement protégée par les pouvoirs publics; application, par beaucoup d'instituteurs, dans un esprit véhémentement laïque de la loi scolaire, « confiscation, par le gouvernement, de la lettre pastorale des évêques de Slovaquie contre le socialisme; enfin, départ du nonce apostolique après que le gouvernement eût officiellement pris part à des cérémonies en l'honneur de Jean Huss. Tous ces faits ont été abondamment exploités, souvent, de façon tendancieuse, par la presse d'Autriche et d'Allemagne.

Peut-on dire, cependant, que le catholicisme soit persécuté ou menacé? L'Eglise nationale tchèque a connu, semble-t-il, ses plus beaux jours, et des paroisses entières ont abjuré leur erreur. Sur 13,600,000 habitants, 76 % sont catholiques. Si, par rapport à 1910, le catholicisme a perdu 11 % de ses fidèles, la Slovaquie a vu le nombre de ses catholiques augmenter de près de 100,000. Les professeurs de catéchisme sont rétribués par l'Etat; les enfants sont tenus à assister à la leçon de catéchisme, à moins que leurs parents n'en demandent pour eux l'exemption; une série de fêtes religieuses ont été déclarées par le Parlement, jours fériés. Si le Gouvernement a assisté à la fête de Jean Huss (et on assure que les Tchèques, quand ils célèbrent sa mémoire, ne pensent pas à l'hérétique mais au héros national), il a participé officiellement, cette année, à la fête des Saints Cyrille et Méthode. En ce qui concerne le président Masaryk, dans lequel certains s'imaginent voir un terrible ennemi du catholicisme, les déclarations qu'il a faites il y a quelques mois à un rédacteur de la *Tschechoslowakische Korrespondenz*, le montrent respectueux de l'intransigeance dogmatique, bien préférable, selon lui, au libéralisme religieux, ami du clergé instruit, désireux de réaliser pacifiquement la séparation. C'est un théiste qui croit à la Providence.

Peut-on du reste sérieusement parler de persécution du catholicisme dans un pays où un prélat catholique (Mgr Sramek) siège dans le ministère?!

Vues de l'extérieur, les dernières élections législatives ont marqué un succès personnel pour M. Benès, dont le parti (socialiste national, beaucoup plus national que socialiste, du reste) a gagné 100,000 voix. M. Benès aura facilement la majorité qu'il lui faut pour poursuivre sa politique extérieure. Du point de vue économique et social, trois constatations s'imposent : affaiblissement des socialistes, renforcement des agrariens, succès des commu-

nistes. De quelque façon qu'on les interprète, les nouvelles pertes des social-démocrates tchèques sont un signe de désaffection. Les succès surprenants des communistes (930 mille voix, 43 sièges à la Chambre) tiennent, avant tout, à ce qu'ils sont, à gauche, le seul parti d'opposition et qu'ils s'adressent indifféremment aux Tchèques, aux Slovaques, aux Allemands et aux Magyars.

Les catholiques comptent parmi les vainqueurs de la journée, et le gouvernement pourra difficilement réaliser la séparation.

Le parti slovaque de l'abbé Hinka a été sérieusement renforcé.

De ces élections se dégage une belle et heureuse leçon. Nous voyons le peuple tchèque confiant en ses chefs, marquant nettement ses préférences, pour l'ordre dans la production, la paix des races, le respect des croyances traditionnelles. Il a ses agités, surtout parce que des agitateurs ont su exploiter des mécontentements qu'on pouvait prévoir et des imprudences, peut-être, qu'il eût mieux valu éviter. Il convient de l'aider à poser solidement la pierre angulaire d'une *Mitteleuropa* différente de celle qu'avait rêvée Naumann, d'une Europe Centrale unifiée, qui sera le meilleur gage de la paix européenne.

ASIE

Le problème de l'Asie

D'après un article de F. A. Ossendowski : Le réveil de l'Asie, dans *The Nineteenth Century*, de janvier 1926 :

L'Asie était restée plongée, des siècles durant, dans un sommeil mystique, attendant « le jour de l'action ». Aujourd'hui, elle s'est réveillée.

Ce réveil a commencé à la fin du siècle dernier. Il fut d'abord lent et graduel. La grande guerre le précipita.

Il est douteux que ce soit le gouvernement communiste russe qui porte la seule responsabilité du mouvement hostile à l'Europe qui secoue aujourd'hui l'Asie. Mais, c'est un fait que des races asiatiques ont été entraînées dans la lutte politique qui a fait rage dans les vastes territoires russes. Certaines tribus mongoles ont quitté, toutes entières, leur patrie d'adoption, la Russie.

Elles ont apporté avec elles la haine des races européennes et une idéologie nouvelle, qui est en train de transformer la physiologie psychique de l'Asie et de ses peuples. Le gouvernement bolchéviste n'a garde de ne pas profiter de cette occasion.

Passons en revue la situation présente de l'Asie. En ce qui concerne la Turquie, elle continue certainement à influencer les enfants du Prophète non seulement en Arabie, en Perse, en Afghanistan et aux Indes, mais aussi en Chine, en Egypte et dans le Nord de l'Afrique.

Les disciples de Bouddha et des Lamas aux Indes, au Thibet et en Mongolie, sont travaillés par un mouvement hostile non seulement à l'Europe, mais aussi à la Chine.

Celle-ci est plongée dans un état d'anarchie presque complète. Dès 1921, M. Ossendowski avait prévu une alliance russo-chinoise. Aujourd'hui, c'est une alliance russo-sino-japonaise qui se forme.

L'Inde britannique se trouve dans un état de tension qui se rapproche d'une sérieuse crise révolutionnaire. Des deux courants qui la poussent : l'un musulman et national, l'autre visant à une renaissance morale au moyen de la résistance passive, c'est le second — ce lui qui est lié au nom de Gandhi — qui peut être le plus dangereux pour la race blanche.

Les Philippines veulent l'indépendance. Un mouvement tendant à la libération a commencé dans les Indes néerlandaises.

La Perse ne veut pas de l'intervention étrangère dans ses affaires intérieures. L'Afghanistan est travaillé par d'énergiques influences antibritanniques. Le roi Hussein et ses fils rêvent d'un empire pan-arabe.

Passons au Japon. Il prit part, avec les Puissances européennes, à la lutte contre les Boxeurs et tâcha d'en profiter pour apprendre à fond l'art de faire la guerre à l'euro-péenne, mais ses troupes s'abstiennent soigneusement de piller les palais et les temples. Le gouvernement de Tokio comprenait sa responsabilité vis-à-vis de l'Asie; pourtant, son attitude réservée impressionna peu, tandis que son activité en Corée et en Mandchourie provoqua l'indignation de l'Asie entière. Le Japon n'en resta pas là, du reste, et dési-

reux d'imiter l'exemple que lui donnaient les Blancs se saisit du Chantoung et de la vallée du Hwang-Ho. Lors de la Conférence de Washington, toutes les négociations risquèrent de se briser contre cet écueil. Mais des pourparlers eurent lieu, pendant les derniers jours de la conférence, entre les délégations chinoise et nipponne, qui aboutirent à une volte-face inattendue de la part des Japonais, ceux-ci consentant soudainement de nombreuses concessions so-disant désintéressées. La raison de ce changement d'attitude? celle-ci : le Japon avait compris que le traité qui se préparait n'était destiné qu'à le priver de sa liberté d'action, et que l'Angleterre, en particulier, regardait l'empire du Soleil Levant comme son seul ennemi possible. Des concessions diplomatiques furent dès lors faites à la Chine et des pourparlers secrets engagés avec la République dite d'Extrême-Orient, à Tchita, alors antichambre du gouvernement des Soviets.

A partir du moment où le prince Togukawa et l'amiral Kato signaient le Protocole de Washington, l'alliance russo-sino-japonaise devenait inéluctable. C'est en 1925 que s'est présentée l'occasion favorable de la réaliser.

La propagande soviétique en Asie se développe inlassablement. De Taschkend, elle rayonne vers le Sud, menaçant directement la Grande-Bretagne. La Russie, bien que dénuée de talents colonisateurs, sait conquérir le cœur et les sentiments des Asiatiques. Il est à cela, *inter alia*, des raisons historiques. Les derniers descendants de Djeinghis Khan avaient investi Catherine II de divers titres asiatiques mystiques. Aux yeux de l'Asie les dignitaires bolchévistes jouissent des mêmes privilèges. Des envoyés ont été dépêchés au Dalaï-Lama, des centres de propagande sont créés dans diverses parties du Thibet. Chez les Mongols, on a éveillé l'idée du panmongolisme, d'une dynastie mongole sur le trône de Chine.

Cette idée attira, en 1920-1921, l'attention des généraux antibolchévistes Sémionoff et Ungern-Sternberg; ils voulurent créer un empire d'Asie centrale pour lutter contre les Soviets. Le Japon se rallia de suite à ce projet, qui, du reste, on le sait, ne put être réalisé.

C'est surtout à partir de la guerre contre la Pologne que Saint-Pétersbourg et Moscou ont entrepris l'« éducation politique » de l'Asie. Des écoles de propagande spéciales pour Asiatiques ont été créées; des congrès d'Asiatiques ont souvent lieu. Les résultats sont excellents du point de vue bolchéviste, et l'influence soviétique se fait sentir même à Angora. L'idéal qu'elle apporte à l'Asie n'est pas communiste. Les bolchévistes vont lui prêcher une doctrine analogue, en somme, à celle des Léon Tolstoï, des Rabin-dranath Tagore et des Ko-hou-ming (l'auteur de *L'Âme du peuple chinois*). Elle ne peut avoir qu'une seule signification et une seule conséquence : guerre de libération contre les Blancs. Les peuples d'Asie peuvent différer d'opinion quant aux méthodes à employer; ils sont certainement du même avis quant au fond.

La politique des Soviets se rapproche dès lors de celle du Japon; un terrain d'action commun est trouvé; ils agissent d'accord dans la phase initiale.

Asiatique du point de vue géographique dans une proportion de 80 %; asiatique et mongole du point de vue moral et intellectuel, quoi d'étonnant si la Russie peut se faufiler dans les cœurs et les âmes de ces peuples de l'Asie et y jeter les semences de dissension et de révolution?

Pan-mongolisme et pan-asiatisme ont, dès lors, deux États à leur tête : Russie et Japon. Notre globe se partage donc en deux groupements bien distincts : d'une part, le monde européen et américain, le monde panasiatique, avec la Russie des Soviets comme chef suprême, de l'autre. Ce dernier se transformera, tôt ou tard, en pan-musulmanisme, demandant la libération de tous les peuples de couleur, quels qu'ils soient. Nul doute que le mouvement panasiatique dirigé par la Russie et le Japon ne devienne pour l'Europe, qui n'a rien à opposer à l'idéologie asiatique, un ennemi formidable.

Il est terrible de voir la Russie, un pays chrétien, se joignant au géant asiatique qui s'éveille. Le fait s'explique pourtant. La rouille de la psychologie asiatique a corrompu les âmes de 150 millions d'hommes. A lire attentivement les œuvres des Tolstoï, des Dostoïewsky, des Gontcharow, des Tourguéniev, nous y trouverons les éléments caractéristiques de l'idéologie asiatique empruntés à Byzance, à l'Islam, au Bouddhisme, au paganisme même. Les particularités asiatiques du peuple russe expliquent l'abîme qui existe entre la plèbe et l'aristocratie russes. Rien de commun entre celle-ci et celle-là. Le bolchévisme a fait tomber les illusions et montré cette plèbe telle qu'elle est en réalité.

Le communisme russe avait commencé par formuler des principes élevés, il a vite dégénéré en proclamant celui de la dictature du prolétariat, qui s'est manifestée surtout dans l'extermination de la classe intellectuelle. L'absurdité de ce mot d'ordre est vite devenue évidente, mais le gouvernement des Soviets persiste à ne pas déchanter et préfère suivre le courant gigantesque des passions qu'il a déchainées.

L'ineptie communiste doit passer par tous ses stades, montrer au monde toutes ses conséquences: ce n'est qu'alors qu'elle prendra fin, pareille à la motte de boue desséchée qui tombe de la roue d'un chariot. Ce n'est qu'alors que le bolchévisme périra, à la mode asiatique, dans le sang. La Russie deviendra la proie du Japon et de la Chine, jusqu'à ce qu'elle demande à ses fils exilés, les réfugiés dispersés à travers le monde civilisé, de la guider.

Que feront ces derniers? Grave question. L'Europe et l'Amérique ont-elles jamais sérieusement pensé aux résultats politiques et psychologiques de leur politique à l'égard de la Russie? Comprendent-elles que les bacilles de la maladie qui dévore cette dernière peuvent se répandre en Orient, sinon en Occident? L'ange de la vengeance et du châtiement qui se prépare à paraître en Orient, quel accueil l'Europe et l'Amérique vont-elles lui faire?

La Russie nouvelle surgira de l'enfer russe avec une nouvelle et plus puissante idéologie du messianisme russe. L'Europe ne saurait admettre que cette idéologie devint le précurseur de la pensée asiatique qui menace l'existence même de la civilisation européenne. Les nations civilisées doivent apporter à la Russie non des carnets de chèques et des demandes de concessions, mais la croix du missionnaire et l'idéal chrétien. Ils doivent aider cette nation foulée aux pieds à se relever, à revenir au travail, à la science et à la civilisation. C'est de cette façon seulement qu'on peut adoucir l'amertume de ces néo-Russes qui, dans un paroxysme de désespoir, tournent leurs regards vers l'Asie et vers l'Orient.

L'Asie s'est éveillée. Elle ne fait pas que rêver et espérer, elle commence à agir pour se libérer de la suprématie blanche. Nul doute que le Japon ne reste au gouvernail du mouvement asiatique; mais que va faire la Russie nouvelle? Les pas du géant asiatique se font déjà entendre. Ce géant s'est levé. Pour l'Europe, déchirée par les dissensions, le problème asiatique est une question de vie ou de mort.

CHINE

D'après un article du Révérend G.-G. Warren : Pourquoi les Chinois sont-ils anti-Britanniques ? Dans la Review of Reviews du décembre-janvier 1925-26.

C'est là une question qui est constamment posée au révérend missionnaire en Chine depuis 1885. Elle gagnerait pourtant à être formulée ainsi : « Pourquoi y a-t-il, en Chine, un mouvement anti-britannique? »

En Angleterre, un nombre minime de personnes serait à même de répondre à cette question.

Rien n'a été fait pour justifier le mouvement anti-anglais ni par le gouvernement britannique envisagé en son entier, ni par tel ou tel membre de ce gouvernement. Les missionnaires, négociants et résidents anglais en général n'ont rien fait, sous ce rapport, non plus. Il y a dans les relations entre Anglais et Chinois bien des choses qui gagneraient à être changées, mais il n'y a rien qui puisse justifier le mouvement anti-britannique. Personnellement, le Révérend Warren est convaincu qu'il ne l'est pas et estime que les torts sont du côté chinois. Si à la suite du mouvement anti-britannique, il se produit quelque amélioration dans les rapports anglo-chinois, elle sera due à la patience des Anglais et, plus encore, à de sérieux changements dans l'attitude des Chinois.

Avant le 30 mai 1925 (date des bagarres de Shanghai), il n'y avait pas, en Chine, de mouvement anti-britannique. Si l'officier commandant le détachement de police municipale qui donna l'ordre de faire feu était citoyen britannique, le conseil municipal de Shanghai, dont la police dépend, n'est pas soumis au gouvernement anglais; celui-ci ne saurait, sans entente avec d'autres gouvernements, changer quoi que ce fût à ses règlements;

enfin, le président de ce conseil est, à l'heure actuelle, un Américain.

À la base du mouvement anti-britannique, il y a bien des choses que les récents événements ne sauraient expliquer. Il y avait en Chine, depuis longtemps, un mouvement anti-japonais; et avant ce mouvement anti-japonais, d'autres « mouvements » encore, dont le « mouvement » étudiant. Parlons-en.

Il a pris naissance à la suite de graves abus de certains membres de gouvernements chinois; mais la faiblesse seule de ces gouvernements lui a permis de prendre les proportions qu'il a aujourd'hui.

Rappelons, tout d'abord, que du point de vue « légalité », la république chinoise était, au début du nouveau régime, dans une situation exceptionnelle: l'Empire déchu avait conclu avec ce nouveau régime un véritable traité. Des occasions uniques s'offraient à Yuan-Shih-Kai, le premier Président, à Li-Yuan-Hung, le premier Vice-Président, au Parlement et au Cabinet. Malheureusement, les événements ne tardèrent pas à prendre une tournure fâcheuse. Si Yuan-Shih-Kai commit de nombreuses fautes, Li-Yuan-Hung, son successeur, renchérit encore. Après avoir éloigné le Cabinet et dissous le Parlement, il tenta un coup d'Etat qui ne réussit pas, dut se retirer lui-même et laisser revenir au gouvernail l'ancien Premier ministre Tuan-Chi-Yui. Depuis ce temps, l'anarchie règne en Chine, à proprement parler. Un contre-gouvernement s'est érigé à Canton. La province de Hunan est « indépendante » depuis 1920.

Le caractère de légitimité fait aujourd'hui défaut, en Chine, à tous les fonctionnaires civils et militaires. Aucun ne pourrait dire comme tout magistrat anglais: « Mes actes sont les actes légaux d'un juge légalement nommé ». Leur égoïsme et leur cupidité confondent l'imagination. Au bout de quelques années de présidence, Li-Yuan-Hung déjà nommé, avait un revenu annuel d'un million et demi de dollars, ce qui ne l'empêchait pas de reprendre pour quelque temps le pouvoir, à la demande générale, pour combattre la concussion dont faisaient preuve les autorités et les fonctionnaires. Il fit même, à cette occasion le beau geste de renoncer à ses émoluments de 10,000 livres, soit 130,000 francs par mois.

Ce fut, à proprement parler, pour combattre cette concussion, cette corruption générale, que le mouvement étudiant prit naissance. Les étudiants de Pékin commencèrent par mettre à sac les appartements et les meubles de deux membres du cabinet qui avaient pour spécialité l'instruction publique et les finances. Au lieu de revenir, après cet exploit, à leurs chères études, ils se regardèrent, désormais, comme les sauveurs politiques de la Chine. Ils s'attribuèrent le mérite d'un changement de gouvernement qui eut lieu un ou deux ans plus tard, changement où ils n'étaient, à proprement parler, pour rien; puis, comme les deux fonctionnaires, dont ils avaient pillé l'appartement (et qu'ils avaient rossé par surcroît), avaient entretenu des rapports suspects avec des banquiers japonais, les étudiants décidèrent de donner à leur mouvement un caractère anti-japonais. Ne voulant pas risquer leur peau, au sens propre du mot, ils bornèrent leur activité au boycottage des marchandises japonaises et décidèrent que les Chinois patriotes ne devaient rien acheter au Japon. Ce boycottage dure sous une forme sporadique, dans tous les grands centres commerciaux de Chine, depuis dix ans déjà. D'abord se produisent des démonstrations publiques auxquelles prennent part quelques étudiants et des milliers d'écoliers, de huit à dix-huit ans; puis, les marchandises japonaises disparaissent des étalages; ensuite, les paquebots japonais faisant la navette entre les ports chinois, se vident. Quinze jours ou trois semaines au plus se passent ainsi, et les marchandises nipponnes commencent à reparaitre; puis, quelques mois plus tard, le même processus se renouvelle. Si les commerçants japonais souffrent de cet état de choses, les dommages subis par les boutiquiers chinois sont incomparablement plus sérieux. Un comité soi-disant étudiant, mais composé d'habitude d'écoliers de quatorze à dix-huit ans, se forme: ses membres jouent le rôle de détectives et d'inspecteurs; ils envahissent la boutique d'un Chinois vendant des produits japonais et brûlent ces produits publiquement. Comme le marchand chinois les a déjà payés, c'est lui et non le producteur japonais qui « écope ». La même aventure peut arriver à un passant affublé, par exemple, d'un chapeau de fabrication nipponne. Inutile d'ajouter que de pareils « inspecteurs » sont éminemment aptes à confondre les produits d'Osaka avec ceux de Manchester, par exemple. Il est arrivé à des dames chinoises

d'être tirées de leur pousse-pousse, après quoi on leur arrachait la jupe qui était mise en pièces dans la rue, et ce malgré les supplications des dames et des passants. Elles étaient soupçonnées de porter des vêtements faits de matériel japonais. Dans des cas de ce genre, la police n'intervient pas et se contente de jouer le rôle de placide spectatrice; impossible de faire arrêter les jeunes apaches; impossible de les traduire devant un tribunal. D'une façon abstraite, ils ne cessent de vilipender le « militarisme »; en pratique, ce mouvement estudiantin en est une des formes. La puissance de persuasion de ces messieurs est zéro; c'est à la violence, à la force physique seules qu'ils ont recours avec succès.

Un pareil « mouvement » peut facilement devenir anti-britannique, anti-américain, anti-chrétien, « anti'importe quoi ».

Pour ce qui est de l'influence bolchéviste, elle est indubitable. Dans l'automne de 1920, M. Bertrand Russell, socialiste, retour de Russie, où, en compagnie d'autres socialistes, il avait été reçu par Lénine et Trotsky, faisait en Chine une série de conférences et, en conclusion, mettait les Chinois en garde contre une emprise soviétique. Les bolchéviques, disait-il, viendraient avec des mots d'ordre divers et des promesses de coopération fraternelle; leur vrai but n'en serait pas moins de mettre la main sur les affaires de Chine, du point de vue politique comme du point de vue social. Venant d'un socialiste, cet avertissement ne fut pas sans produire un certain effet.

Dès 1923, Sun-Yat-Sen disait à un Anglais, ami du Révérend Warren, que 1925 verrait se produire, à Canton, une grande explosion de communisme bolchéviste. Cette prédiction s'est réalisée. Si en Russie des ordres du jour sont votés exprimant la joie que causent aux bolchéviques les événements de Chine, des étudiants chinois manifestent la sympathie que leur inspire le gouvernement soviétique : ils voudraient, disent-ils, voir ce régime s'implanter en Chine. Ils en ont, il faut dire, une très vague idée.

Il est vrai que les principes bolchévistes sont loin de prédominer en Chine, soit dans les masses, soit dans les classes : c'est vrai en particulier des généraux qui se combattent. Mais, d'autre part, il n'y avait en Russie, en 1920, que 600,000 bolchéviques sur 120 millions d'habitants.

Somme toute, il est vraisemblable que, sans l'influence bolchéviste, le mouvement estudiantin n'aurait pas pris un caractère anti-britannique.

Il y a de cela une quarantaine d'années, le mouvement xénophobe chinois était bien plus virulent qu'à l'heure actuelle. Bien plus qu'à notre époque la croyance était répandue que les Européens arrachaient aux Chinois le cœur et les yeux pour en fabriquer de puissants médicaments; et les bruits qui couraient à ce sujet et que le gouvernement d'alors entretenait soigneusement — au point de fournir la preuve « documentaire » de ces atrocités à toutes les autorités locales — faisaient certainement plus d'effet que ce qu'on raconte aujourd'hui des fusillades de Shanghai ou des incidents de Canton et d'Hankéou.

Or, quel a été le résultat de toute cette propagande, d'une part? Qu'ont fait les Anglais, de l'autre? Réponse: Rien. Tous les Chinois croyaient à ces mensonges, il y a un demi-siècle; aucun n'y croit aujourd'hui. Dans toute la littérature de propagande mensongère répandue en Chine, à l'adresse de la Grande-Bretagne au courant des derniers mois, il n'est jamais question ni d'yeux, ni de cœurs arrachés. Pourtant, les Anglais s'étaient même abstenus de publier des démentis de ces inepties.

Plus ils se conformeront à l'exemple de la génération précédente, en s'abstenant de faire quoi que ce soit, plus sera, vraisemblablement, complet le fiasco de tout le « mouvement » actuel. Certains Britanniques sont d'un autre avis; ils estiment qu'il est du devoir de l'Angleterre de prêter l'oreille aux revendications des Chinois : qu'il faut leur faire de sérieuses concessions, etc.. A cela il peut être répondu : qu'il est certainement désirable que rien ne soit changé à l'attitude pleine de générosité qu'ont récemment adoptée envers la Chine et les affaires chinoises le gouvernement britannique et les Chambres de commerce britanniques. Il est certain, que si la Grande-Bretagne fait montre de générosité immédiatement après les derniers événements, les extrémistes vont parler de faiblesse. *Post hoc* sera, pour eux, *propter hoc*. Mais s'il est démontré que la Chine a, à l'égard de l'Angleterre, de véritables griefs, il serait peu sage de ne pas les éliminer. A la base du mouvement actuel, il n'y a pas de griefs sérieux; ce mou-

vement expirera, qu'il y soit ou non apporté remède. Mais il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas de griefs en général.

Les résidents étrangers ne paient pas d'impôts : grief sérieux. Les impôts douaniers sont restés, à l'époque d'après-guerre, au même niveau qu'auparavant : autre grief sérieux. D'autre part, il serait injuste de faire payer aux étrangers résidant en Chine un dollar de plus tant que dure l'anarchie présente. L'entretien de ces énormes armées appelées uniquement à se combattre entre elles (aucun des soldats qui les composent ne se hasarderait vraisemblablement jamais à regarder en face un véritable ennemi) est certainement de nature à produire cette impression à tout homme qui pense : plus un gouvernement chinois sera pauvre, mieux cela vaudra pour tout le monde. On reste ébahi parfois à entendre des Chinois se plaindre du mal fait à la Chine par les emprunts étrangers. Ils pourraient, avec autant de raison, faire entendre les mêmes doléances au sujet d'une imposition éventuelle des résidents étrangers. Quoiqu'il en soit, ceux-ci n'y verraient pas trop d'objections, à cette condition : que l'argent ainsi prélevé fût utilisé de même façon que le produit des impôts l'est en Angleterre; ou, tout au moins, qu'il ne servit pas à Monsieur le *tout-chouan* A à faire la guerre à Monsieur le *tout-chouan* B.

Passons maintenant à deux revendications que les écrivains chinois n'ont cessé, ces temps derniers, de mettre en avant.

1) Extraterritorialité, d'abord. Un plaignant chinois ne peut poursuivre un citoyen britannique que devant un tribunal consulaire (une cour suprême se trouve à Shanghai, une cour d'appel, à Westminster). Un plaignant britannique ne peut poursuivre un Chinois que devant un tribunal « mixte », où, avant de devenir définitive, la sentence doit être approuvée par un assesseur britannique, siégeant à côté d'un magistrat chinois. En Grande-Bretagne, les Chinois ne sont justiciables que des tribunaux britanniques. D'où le cri de guerre de « Traités inégaux ».

On prétend que l'extraterritorialité (ou « extralitté ») enfreint les « droits souverains » de la Chine. En vérité, ces droits souverains sont inexistantes, puisque ce pays est privé du plus essentiel : il ne possède pas de code judiciairement appliqué. Dès qu'il en aura un, « l'extralitté » deviendra absolument indéfendable mais pas avant. D'ici là, elle servira aux Chinois de stimulant pour imiter les Anglais, car il s'agit, n'est-ce pas, d'élever ceux-ci au niveau de ceux-ci, non de rabaisser ceux-ci au niveau de ceux-ci. Il convient d'ajouter que l'impartialité des magistrats britanniques dans les procès auxquels sont mêlés des Chinois n'a jamais fait le moindre doute, et qu'un Chinois a beaucoup plus de chances d'obtenir gain de cause contre un Britannique devant un tribunal anglais que de gagner un procès devant un tribunal chinois contre qui que ce soit.

2) Concessions et *settlements*. La question est très compliquée et hérissée de difficultés. Elle relève des spécialistes, non des missionnaires ou des négociants. Elle demande à être étudiée à fond et serrée de très près.

D'une manière générale : ce qui a caractérisé les relations sino-britanniques, du côté anglais, c'est la bonne volonté et la scrupuleuse observation des traités. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les Chinois. Les citoyens britanniques qui ont résidé en Chine ont une véritable affection pour le peuple chinois. La Chine a un attrait bien connu pour les marchands comme pour les missionnaires. Il n'y a absolument rien d'anti-chinois dans l'attitude de la majorité des résidents britanniques en Chine. Il n'existe pas de raison les poussant à changer d'attitude, et ceux des Chinois qui ont fait preuve, ces temps derniers, de sentiments anti-anglais, ne tarderont pas à découvrir que pour se quereller il faut être deux.

Discutons tout ce que les écrivains ou les orateurs chinois nous proposeront en vue d'une amélioration des rapports anglo-chinois. Mais souvenons-nous qu'aucun projet reposant sur une contre-vérité ou une suppression de vérité, ne sera une source de bienfaits pour l'un ou l'autre peuple. Tôt ou tard, la vérité percera. Plus tôt, à s'en tenir à la vérité seule; plus tard, à pactiser avec quoi que ce soit relevant d'un mensonge...

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS consacrera un de ses prochains numéros au Cardinal Mercier.

DEVENEZ MEMBRES DU CERCLE SAINT-CAPISTRAN
 Cotisations pour 1926 : 6 frs. Membre protecteur : 12 frs. Membre d'honneur : 20 frs.
 La carte de membre donne entrée aux conférences. N° specimen de la REVUE sur demande.
 PUBLICATIONS D'ACTUALITÉS QUI ONT LEUR PLACE INDICUÉE DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

LA LECTURE AU FOYER

SOCIÉTÉ D'ÉDITION, 15, RUE VANDERLINDEN, BRUXELLES.

Chèques Postaux 89.217. Téléphone 59836.

Marcel Anciaux. — <i>Un martyr national. Ph. Baucq.</i> 1 hors-texte.	fr. 5,00
Léon Arendt. — <i>Christ de Lampsias.</i> 23 h-t. 3 ^e éd. revue 21 ^e -20 ^e mil.	» 4,00
Ignace Beaulays. — <i>Aux premiers jours de l'Eglise.</i> 6 h-texte.	» 7,50
— <i>Aux premiers jours de l'Eglise, II. S. Paul.</i> 5 hors-texte	» 7,50
— <i>Affaires de l'Abbaye dans le P. Valentin Paquay.</i> 4 h-texte	» 1,00
— <i>Le chemin de la croix.</i> 4 hors-texte.	» 2,50
— <i>Ideal d'Israël et Juifs modernes.</i> 7 h-texte.	» 1,00
— <i>Œuvre de Mahomet.</i> 11 h-texte.	» 1,00
— <i>Témoignage évangélique.</i> 1 h-texte.	» 2,00
— <i>Rayonnement évangélique.</i> 1 h-texte.	» 2,00
Georges Blondel. — <i>La question rhénane.</i>	» 1,00
François Braun. — <i>Les Dominicains.</i>	» 2,00
Cte Carton de Wiart. — <i>Congo d'aujourd'hui et de demain.</i> 25 h-texte	» 1,00
Cte Carton de Wiart, J. Renkin, Général Baron Jacques, Th. Gollier.	
— <i>Clé R. de Briey. — Trentenaire du « Verum Notarum ».</i>	» 1,00
Alfred Cauchie. — <i>Godefroid Kurth.</i> 1 h-texte. Luxe. fr. 5; ordin.	» 3,50
— <i>Cardinal Newman.</i> 1 h-texte. Préf. Léon Van der Essen.	» 1,00
Gérard Cooreman. — <i>L'Industrie, force nationale.</i>	» 1,00
Comte Renaud de Briey. — <i>Les Actions de travail.</i>	» 1,00
— <i>Missions d'Afrique.</i>	» 1,00
— <i>Croquis de guerre.</i> 7 hors-texte.	» 2,50
Charles Declaremont. — <i>Problème du salaire.</i> Préf. P. Ratten.	» 1,50
Léon de Kerval. — <i>Le moine guerrier S. Capistran.</i> 1 h-texte.	» 5,00
Vic ^e Ch. du Bus de Warnaffe. — <i>De la barbarie à la décadence.</i>	
— <i>Les tribulations d'un intellectuel en Allemagne.</i> 6 h-texte.	» 1,00
— <i>Notre Patrie. Derrière les fils de fer.</i>	» 1,00
Théophile Collier. — <i>La création. Pourquoi briller nos intellects?</i>	» 2,00
— <i>Les défaillances de notre enseignement. Comment y remédier?</i>	» 1,00
— <i>La réforme scolaire.</i>	» 1,00
Georges Govau. — <i>Rôle civilisateur des missionnaires.</i>	» 1,00
Léon Hennebicq. — <i>La marine, force nationale.</i>	» 1,00
Héacinte Houssiaux. — <i>L'agriculture, force nationale.</i>	» 1,00
Baron Foutart. — <i>Notre situation financière.</i>	» 1,00
Arthur Janssen. — <i>Les Danses modernes.</i>	» 2,00
Mgr Lamme. — <i>La religion, force nationale.</i>	» 1,00
Mgr Lamy. — <i>Les Chanoines Prémontrés.</i>	» 1,00
Joseph Lebon. — <i>Débats de Populogéographie dans l'Eglise.</i>	» 1,00
— <i>Premières controverses arméniennes.</i>	» 1,00
Edouard Ned. — <i>Les Martyrs de Labour.</i>	» 2,00
P. M. Piette. — <i>Réaction de Wesley dans l'évolution du Protestantisme</i>	» 25,00
— <i>Le Cercle St-Capistran. Initiatives, organisation, activité</i>	» 1,00
R. Rome. — <i>Un semeur de sainteté. S. François d'Assise et son œuvre</i>	» 2,00
Jean Valschaerts. — <i>L'art du roman.</i>	» 1,50
L. Van der Essen. — <i>La Belgique dans le royaume des Pays-Bas</i>	» 1,00
— <i>Révolution belge et origines de notre indépendance.</i> 14 h-t.	» 2,50
— <i>Les Holiens en Flandre.</i>	» 2,00
Noëbert Wallex. — <i>Le commerce, force nationale.</i>	» 1,00
Odilon Wiaux. — <i>La Chine religieuse.</i> 13 h-texte.	» 1,00

La série complète de 46 livres et brochures, net 80 fr. - 5 séries : 350 fr.
 La Revue des Conférences du Cercle St-Capistran (10 n° par an) fr. 5,00

Simonet Deanscutter
 Joaillier Orfèvre Horlogerie
 72 Rue Couderberg
 1157 de la Cour
 Bruxelles
 GRANDS PRIX
 Liège — 1903
 Bruxelles 1910
 Paris 1913

COMPTOIR D'OPTIQUE

Maison BLAISE

FONDÉE EN 1888

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877 Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26 BRUXELLES

♦♦♦

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

♦

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. - Chapelierie. - Ganterie. - Chaussures. - Canes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

COUVERTS CHRISTOFLE ORFÈVRE

EXIGEZ CETTE MARQUE ET LE NOM CHRISTOFLE

SUCCESSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177,87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — Vérification des titres. — Toutes opérations de banque et de change. — Correspondants sur toutes les principales places étrangères.

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE
PAREIN** P. B. P.

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
A MEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc **BRUXELLES**

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

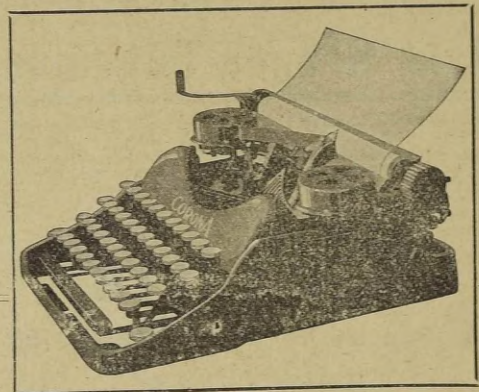
37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.



DES IDÉES & DES FAITS...

Des idées : Les constructeurs américains de la « CORONA » eurent les premiers l'idée de lancer une machine à écrire légère, donc plus pratique, et l'idée de la pourvoir d'un châssis en aluminium laminé, donc incassable.

Des faits : Merveilleusement perfectionnée, la Corona fut adoptée par tous les amis du progrès. Plus de 900.000 Corona sont actuellement en usage dans le monde entier, dont plusieurs milliers en Belgique.

Si vous voulez vous faire une IDÉE précise de la machine à écrire

CORONA 4

et vous rendre compte du travail qu'elle FAIT, adressez-vous aux

Etablissements O. VAN HOECKE
45, Marché au Charbon **BRUXELLES**

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

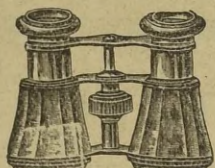
BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Molenbeek. Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◊



◊
Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

JGUNTHER

6 Rue
Thérésienne
BRUXELLES

Succurs.
H.R. d'Irenberg
TÉL. 28386

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

◆◆ CARRELAGES ◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée
en 1878 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPBLETES — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Lui : Poly, Poly.
Perryquet : Flor,
Flor,
Elle : Que dit-il?
Lui : En se mirant
il dit : Poliflor,
l'encaustique ex-
cellent que nous
employons tou-
jours p^r nos par-
quets et meubles.

Fabriqué par :
THE NUGGET POLISH C^o
of Belgium

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient) — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS